

Bérénice

Du même auteur :

- C'était il y a longtemps (Essai)

www.henri-lacombe.net

Sur mon site vous pourrez lire
le premier chapitre
de chacun de mes ouvrages.

Bérénice

Henri Lacombe

Copyright © 2016 Henri Lacombe

Tous droits réservés.

ISBN: 9781521337929

www.henri-lacombe.net

Toute ressemblance
avec des personnes ou des lieux
existants ou ayant existé
est purement fortuite.

Tables des matières

<u>Les personnages</u>	<u>7</u>
<u>Chapitre I - Le choc</u>	<u>8</u>
<u>Chapitre II - L'après-choc</u>	<u>18</u>
<u>Chapitre III - Bérénice et Gisèle</u>	<u>36</u>
<u>Chapitre IV - Lucile et Sébastien</u>	<u>46</u>
<u>Chapitre V - Elisabeth et Phébade</u>	<u>66</u>
<u>Chapitre VI - François et Rose</u>	<u>78</u>
<u>Chapitre VII - Augustin</u>	<u>96</u>
<u>Chapitre VIII - Bérénice</u>	<u>118</u>
<u>Chapitre IX - Soirée chez les Larcher</u>	<u>126</u>
<u>Chapitre X - Philomène</u>	<u>134</u>

<u>Chapitre XI - Monsieur Lapointe</u>	<u>146</u>
<u>Chapitre XII - Madame Bousi</u>	<u>154</u>
<u>Chapitre XIII - Jérémie</u>	<u>164</u>
<u>Chapitre XIV - Ludovic</u>	<u>174</u>
<u>Chapitre XV - La réunion</u>	<u>182</u>
<u>Chapitre XVI - Le piège se tend</u>	<u>190</u>
<u>Chapitre XVII - Le rendez-vous</u>	<u>202</u>
<u>Épilogue</u>	<u>216</u>

Les personnages

Paul Valaite	Instituteur
Elisabeth Valaite	Fille de Paul
Phébade	Amie d'Elisabeth
Lucie et Sébastien	Parents de Paul
Rose	Ex femme de Paul
Virginie	Sœur de Paul
François	Ami de Rose
Ludovic	Fils de François
Bérénice	Institutrice
Melle Picquepandoue	Institutrice
Frédéric	Professeur de sport
Jérémie Larcher	Médecin, ami de Paul
Jacques Larcher	Gendarme
Adélaïde Larcher	Femme de Jacques
Augustin Demange	Ecolier
Mme Bousi	Bouchère
Eugène Lapointe	Directeur d'école

Chapitre I - Le choc

*D*e la radio posée sur son lit, venait un son couvert par la cascade d'eau chaude sortant de la douche que Paul prenait encore ce matin, comme tous les jours à son réveil.

« Vendredi. Demain, c'est samedi, tant mieux car je me sens un peu fatigué cette semaine » pensait-il se séchant énergiquement pour faire circuler le sang. Après s'être rasé, habillé et lavé les dents, il descendit au rez-de-chaussée pour prendre son café avant d'aller, comme tous les matins, à l'école où il enseignait à des petits du village.

La vie monotone et répétitive que Paul subissait, commençait à lui peser.

« Ce café est infect, la journée commence bien » se dit-il tout bas, non pour réveiller les gens de la maison, car il vivait seul depuis son divorce et sa fille s'était installée en ville avec un jeune homme.

Il parlait tout bas, parce qu'il avait l'habitude de soliloquer pour lui-même, tout simplement. Et ça, n'importe où, n'importe quand, sans même s'en rendre compte.

Le livre ouvert sur la table de la salle manger, un polar terrible décrivant des crimes avec force détails, avait été abandonné par Paul depuis quelques jours, l'histoire présentant trop de violences au point qu'il en arrivait à ne pas dormir.

Il prit son manteau épais. Il faisait froid en cette saison. C'était la fin de l'hiver, mais la neige qui commençait à fondre recouvrira encore le paysage pendant quelques semaines.

Il lui fallut marcher, seulement quelques minutes, car Paul avait son école sur la place du village, à quelques mètres de sa maison.

C'est à la femme du maire, une personne charmante malgré ses cent vingt kilos et ses un mètre cinquante, qu'il louait sa jolie petite résidence.

« Bonjour, Monsieur Valaite », lui dit un gamin qui bricolait Dieu sait quoi dans

une rigole. « Bonjour Augustin, ne fais pas de saletés, il va falloir rentrer en classe bientôt », et sans attendre de réponse, il continua sa route vers son lieu de travail. Il savait qu'il n'aurait pas eu de réponse, de toute façon de la part d'Augustin car il était un gamin du genre plutôt taiseux, .

« Bonjour, Paul, tu es prêt pour le week-end ? » C'est avec un sourire malicieux et un léger plissement des yeux que Bérénice Bellemont accueillit l'enseignant ce matin. De temps en temps, ils allaient ensemble, le dimanche, au cinéma du village. Cette pauvre jeune institutrice s'imaginait déjà que Paul et elle, par le simple fait de visionner ensemble un film dominical, se trouvaient liés pour la vie. Il venait d'avoir quarante-huit ans, il était divorcé depuis un an et ne se sentait pas prêt à se lancer dans une amourette avec une gamine de moins de trente ans, qui aurait pu être sa fille.

Comme à son habitude, il alla rapidement voir si son casier devait être vidé puis il partit commencer sa classe. « Pas de courrier aujourd'hui, le

directeur doit être absent » se dit-il, et il en fut très satisfait.

Car le chef de l'établissement était bien gentil. Il était près de la retraite, mais pas du genre à prendre de responsabilités. Ce qui faisait que tout problème atterrissait dans le casier de Paul qui n'osait pas broncher. Dans l'après-midi, il allait voir Monsieur le Directeur pour lui donner son point de vue sur la question. Monsieur Lapointe s'empressait alors de prendre à son compte les conseils fournis, afin de résoudre les épineux problèmes liés à la gestion d'un établissement scolaire.

La cloche qui datait d'il y avait bien longtemps, agitée par une chaîne tout aussi vieille, se mit à tinter, alors que Paul se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire en fin de semaine.

Il n'avait pas prévu de laisser des devoirs aux enfants, il n'y avait rien au cinéma et la télévision ne l'intéressait pas. Peut-être irait-il au restaurant avec Gisèle, la vieille fille qui s'occupait des tout-petits... Le regard lubrique de Bérénice, tout à l'heure, lui avait plutôt donné envie de l'éviter cette fois, « ce n'est pas parce que nous sommes allés au cinéma

et que nous nous sommes réchauffés une fois sous une couette qu'elle doit se faire des idées, bon sang » se disait encore tout bas l'instituteur alors que les enfants l'attendaient en tapant des pieds sur la neige, impatients de rentrer trouver la chaleur de la classe.

Aujourd'hui, tout s'était très bien passé. Les élèves étaient restés presque sages, bien que pressés de partir pour la fin de semaine. Il n'eut pas de visite pendant son cours, donc pas de nouvelle non plus de la jeune fille en transe.

« Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », se dit-il encore une fois en silence, mais suffisamment fort pour que mademoiselle Gisèle, comme l'appelaient les gosses, l'entende.

« Vous me disiez quelque chose, Monsieur Valaite ? »

Surpris de cette incursion dans ses pensées, notre instituteur se retourna et avec un grand sourire à faire fondre une montagne de glace, il s'approcha de la vieille fille de quelque dix ans son aînée. « Vous avez prévu de faire quelque chose dimanche prochain, mademoiselle Picquepandoue ? » Demanda-t-il en hésitant.

Effectivement, non seulement cette dame ne se contentait pas d'avoir un physique peu flatteur, mais elle avait un nom de famille qui pouvait en étonner plus d'un. D'où avait-elle péché un patronyme aussi incongru ? Mais sa compagnie était agréable. En effet, cette demoiselle était tellement savante que l'on ne pouvait pas l'imaginer muette devant une question. Elle s'intéressait à tout et à tout le monde, ce qui ne l'empêchait pas de rester discrète si le besoin si la situation l'exigeait.

Secouant son fessier de gauche à droite avec une certaine moue, un peu comme une invitation, elle répondit en forçant un sourire inhabituel. « Ça dépend, j'étais justement en train d'y réfléchir, quel hasard, me direz-vous » sur quoi elle s'approcha du « jeune » mâle qui ne s'aperçut de rien.

Il faut préciser que Paul avait les idées ailleurs. Il était bien de sa personne et intelligent, mais il avait le tort de vivre le plus clair de son temps sur une planète sur laquelle il était le seul à habiter.

Ils décidèrent d'aller déjeuner dimanche dans la seule auberge du village si

joliment nommée « Aux canards en foie » autre preuve que les gens d'ici ne manquaient pas d'imagination.

Paul Valaite n'était pas de la bourgade. Il était issu d'une famille de bourgeois, non pas de Calais, mais d'une région éloignée, dont il avait sans nul doute tout oublié, pour se consacrer entièrement à sa nouvelle patrie. C'est là qu'il avait rencontré Rose, qu'il l'avait épousé et qu'ils avaient eu Elisabeth. C'est dans le village aussi que leur divorce avait été prononcé. Il s'y était passé une grande partie de sa vie finalement.

C'est en rentrant chez lui, toujours distract, que l'incident eut lieu.

Paul venait à peine de quitter ses élèves et de confirmer le rendez-vous avec mademoiselle Picquepandoue, que son pied gauche perdit l'équilibre sur une plaque de glace. Ce qui eut pour effet de mettre, fort rapidement son corps en position horizontale.

Tomber du haut de ses cent quatre-vingt-treize centimètres est difficile, mais en glissant sur la chaussée glacée, c'est dur. Si dur qu'il se cogna la tête et

perdit, quelques secondes, toute notion de ce qui l'entourait.

Tout le monde alors s'était précipité à son secours. Il faudra être nombreux pour porter un tel colosse. Car Monsieur Valaite était grand et particulièrement bien charpenté. Pourvu que son poids n'ait pas déformé la chaussée !

Une volée de moineaux qui se posaient bien des questions, s'était attroupée autour du cadavre. Il respirait et commençait à balbutier, était-ce bon signe, personne n'y comprenait rien. Des borborygmes sortaient de son ventre tels des monstres enfin échappés, ses yeux étaient perdus dans le vague, un peu comme d'habitude et son teint était devenu si blanc, que la neige paraissait grise. Rien de bien encourageant en vérité, fit remarquer un habitant du village qui devait être expert dans la manière de comprendre le mal de ses concitoyens.

« Allez chercher le curé ! » criaient certains, « Une ambulance, vite ! » appelaient d'autres, quant à ceux qui restaient, ils étaient penchés sur la victime, et partageaient des avis qui

allaient des plus funestes aux plus encourageants.

« Ça va Paul ? Écartez-vous, faites-lui de l'air. Comment ça va Paul ? » Jérémie s'approcha, lui ouvrit les yeux avec ses doigts, lui parla posément et, après avoir froncé les sourcils, il lui posa des questions hautement techniques mais indispensables que tout praticien digne de ce nom se devait de demander « Quel jours sommes-nous ? Quel est ton nom de famille ? » Ensuite, comme le résultat du test devait être concluant, il l'aida à se relever. Puis, sur un ton qui ne permettait aucune contradiction, il l'emmena à son cabinet situé quelques mètres plus loin.

Jérémie, vous l'avez compris, était le médecin du village et ami de Paul.

Le vendredi après-midi, au bourg, personne n'était jamais malade et la salle d'attente était déserte.

Après un examen minutieux, le professionnel de santé semblait rassuré : « Tu en seras quitte pour une belle bosse, mon cher. Si toutefois quelque chose ne va pas, n'hésite pas à m'appeler. Je te raccompagne ? »

Paul n'avait rien dit. Il n'était déjà plus présent. S'était-il au moins rendu compte qu'il venait de chuter durement et que sa tête aurait pu se casser tel un œuf au moment de faire une omelette ? Jérémie le connaissait bien et savait que parfois il était curieux. Il le laissa partir.

Chapitre II - L'après-choc

P

aul se sentait très bien, pour la première fois depuis longtemps, il n'avait pas l'impression que sa vie était un éternel recommencement dû à son « train-train » continu. Après avoir dormi une à deux heures, il venait de se lever. La soirée allait commencer.

Il ne se souvenait absolument de rien. Il dîna d'une soupe avec croûtons, du fromage, du pain et un fruit.

Ensuite, sans savoir pourquoi, il frissonna et se sentit fatigué. « J'irai au lit très tôt. Déjà ce matin, je m'étais trouvé tout mou, alors maintenant que la journée est bien avancée, c'est normal de l'être plus encore ».

Le téléphone retentit. Il décrocha rapidement car la sonnerie lui paraissait assourdissante. « Coucou, mon petit papa, c'est moi ».

Il mit un peu de temps à répondre et à se rendre compte de qui l'appelait « C'est qui, moi ? ». La voix se fit plus molle, « Enfin, je te dis "papa", c'est donc moi,

Elisabeth, ta fille voyons ! Tu es encore dans la lune ! » Paul balbutia quelques mots d'excuse à l'amour de sa vie, demanda quelques nouvelles et apprit ainsi que son bébé avait l'intention de débarquer pour entrer dans son indépendance dès le lendemain, et ce, pour la journée.

Son copain devait s'absenter, et comme elle était toute seule, elle décida de rendre visite à son « papounet adoré ».

Zut, la déferlante, si tôt et dès le lendemain. C'était une catastrophe, lui qui voulait dormir un peu plus longtemps, se prélasser toute la matinée et récupérer l'après-midi. C'est raté. Encore sous le coup de la nouvelle, il ne put trouver la moindre parade. « Bien sûr ma chérie, demain, oui, si tu veux ». Elisabeth venait de raccrocher, emportée par une multitude de bisous qui résonnait encore dans le crâne de Paul. « Il faut remettre l'appareil maintenant, Paul ». Une petite voix lui dictait, dans sa tête, ce qu'il avait oublié de faire. Son ange gardien en quelque sorte. Alors, il reposa le combiné sur son socle et alla se coucher sans se rendre encore compte de ce qui arrivait.



Il passa une nuit de rêves merveilleux. C'est pourquoi il se sentit en pleine forme le matin, en se levant et alla, évidemment, prendre sa douche.

En entrant dans la cuisine, il dut subir un violent courant d'air qui circulait dans la pièce en déplaçant tout sur son passage. Il s'agissait d'une sorte de tempête vert clair et lumineuse. « Bonjour ma chère petite marmotte, tu as bien dormi ? ». Elle se jeta sur Paul, un sourire radieux aux lèvres, et posa un énorme baiser sur la joue droite de son père, éberlué.

« Mais il n'est que neuf heures et tu es déjà là ma chérie ! C'est bien », le cyclone fit une pause « D'abord, il n'est pas neuf heures, mais onze heures, tu dormais si bien que je n'ai pas osé te réveiller. Alors, j'ai mis ton petit-déjeuner sur la table et j'étais en train de faire un petit peu de ménage, rien que pour m'occuper. »

Elisabeth ressemblait à sa tante, la sœur de Paul. Elle était toujours en ébullition,

sans cesse à parler et d'une vivacité épuisante. Elle aimait la vie et la nature, ainsi que Phébade, son copain. Pourquoi faut-il qu'autour de Paul les gens aient des noms à coucher dehors ?

C'était un artiste, Phébade. Un peintre. Il avait du talent. Avec un prénom comme ça, on n'est pas près de l'oublier, l'Agenais ! Il était du pays du pruneau, d'où ce prénom ridicule, c'est du moins ce que pensait Paul. Mais il l'aimait bien quand même, car le jeune homme était un doux rêveur, un peu comme lui, et bon comme le bon pain en plus. Alors, bien qu'affublé d'un tel handicap, il avait beaucoup de sympathie pour son futur gendre.

« Oh mon pauvre papa, mais aurais-tu attrapé la bosse des maths cette nuit ? » l'humour de sa fille laissait un peu à désirer, mais ce coup-ci, il eut pour effet de faire prendre conscience à Paul que la douleur derrière la tête venait de cette grosseur.

« Je crois que je suis tombé hier ». La jeune fille était en émoi, « Tu crois ? » Elisabeth fronça les sourcils et reprit « Tu as vu Jérémie au moins, tu es allé à

l'hôpital ? Est-ce que tu as fait un scanner ? Comment te sens-tu ? » un flot de paroles ininterrompues auxquels il répondit simplement « J'ai réservé ma place au cimetière, ne t'inquiète pas ».



La journée se passa bien. Cette agitation filiale ne fut cependant vraiment appréciée que quand Elisabeth fut repartie.

Paul dut prendre un cachet, car son mal de tête commençait à devenir un peu trop présent. Sa fille était formidable, mais son hyperactivité lui provoquait des nausées et à chacune de ses visites. D'ailleurs, quand il allait à la pharmacie, l'apothicaire, en lui donnant ses analgésiques, le regardait d'un œil entendu « Votre fille vient vous voir bientôt Monsieur Valaite ? » Ou encore « Vous avez pris froid, à ce que je vois, votre typhon de fille est venue vous rendre une petite visite ...? »

Elisabeth était et restera toujours l'Amour de sa vie.



Cette nuit du samedi au dimanche ne fut pas comme la précédente. Elle fut agitée. Il vit la tête de Bérénice dans le corps de Mademoiselle Picquepandoue, le tout courant follement sur la table du restaurant en faisant la poule, ou le canard, comme on veut. Les assiettes jouaient des cymbales, les couteaux se battaient en duel et les fourchettes mimaient la harpe avec leurs dents... ! Et d'un coup, la porte s'ouvrit, laissant entrer une horde de gamins hurlants qui, très vite, se transformaient en cochons, moutons, et autre animal, même que l'un prit la tête de Monsieur Lapointe, le directeur de l'école. Le rêve étrange qui aurait pu être comique devint ainsi un vrai cauchemar.

La bataille n'était pas encore à son terme quand il se réveilla en sursaut. Son front était mouillé de sueur, sa respiration était très rapide et ses oreilles bourdonnaient encore.

« Pourvu que ce rêve ne soit pas prémonitoire. » S'était-il dit en se voyant trempé et son lit entièrement défaït. Il n'était que minuit, l'heure du crime.

Paul descendit prendre un verre d'eau puis un somnifère en espérant qu'il allait lui permettre d'oublier ces cauchemars.



Paul se leva après avoir récupéré. La fin de sa nuit fut bien plus calme que le début.

Il se prépara en hâte car son réveil n'ayant pas sonné, il s'était réveillé très tard, il ne voulait pas que son hôte eût à l'attendre.

Le déjeuner se passa très bien. Mademoiselle Picquepandoue avait bien la tête sur son corps et les couverts ne se manifestèrent pas. La porte ne s'ouvrit même pas le temps du repas. Mademoiselle Picquepandoue avait curieusement reçu, à la naissance, l'alliance de deux saintes dans un seul prénom : Gisèle-Philomène.

« Philomène, appelez-moi Philomène, Paul, s'il vous plaît, restons simples. » Lui avait-elle dit. Ce n'était pas la première fois qu'ils déjeunaient ensemble, mais elle ne lui avait jamais donné son prénom. Il s'était contenté de « Mademoiselle Picquepandoue ».

Elle lui semblait différente aujourd’hui, plus proche, plus entreprenante, le vin sans doute. D’ailleurs, quelques légers troubles de la vue venaient corroborer son idée qu’il devait lever le pied sur le divin nectar.

Charmante idée, elle décida pour le dessert, de prendre un divorcé, cette pâtisserie composée de deux choux, l’un au chocolat et l’autre au café, séparés par de la chantilly. Il ne put s’empêcher de penser à sa situation familiale, mais il ne fit aucune allusion.

Le repas était terminé et leur arabica consommé. Ils se quittèrent en souhaitant que la journée se termine de la façon la plus agréable possible. Il était presque quinze heures, déjà.

En arrivant chez lui, il prit le journal de la veille et commença sa lecture qui se termina dans les bras de Morphée.

Une petite sieste digestive ne pouvait pas lui faire de mal.

Il se réveilla sur le coup de dix-huit heures avec une migraine épouvantable. Des bisons venaient de labourer son cerveau dont les restes ne devaient pas être beaux à voir. Il prit encore un cachet pour oublier le passage des bovidés.



Cette nuit-là, Paul n'était pas lui-même. Il dormit mal. Au réveil, il se souvint de ce rêve étrange dans lequel un homme rouge de colère, habité par une force surnaturelle et vêtu d'un marcel crasseux, tenait, au-dessus de sa tête, un long couteau de cuisine, affûté et brillant. C'est de la haine, plutôt, qui se lisait sur son visage. Il y avait cette femme si blanche de peau, si pâle. Elle devait être paralysée de peur, de terreur même.

« Et puis, il a aussi le souvenir de ce jeune garçon, brun, un enfant sans aucune expression sur son visage. Il devait regarder l'homme, son père, sans aucun doute. Alors sa mère devait la femme. Pourquoi ce couteau ? Un crime évidemment. Et ce gamin, on aurait dit Augustin, coïncidence ou facétie de mon esprit ? »

Paul commençait à s'inquiéter.

Ça fait deux nuits consécutives qu'il fait des cauchemars. Il doit être surmené.

« Les vacances de février approchent, je vais pouvoir me changer les idées. D'ici là, il faut tenir le coup ».



Quand Paul arriva à l'école, ce lundi matin, la cour était en émoi. Chacun parlait à qui mieux mieux, un vrai brouhaha.

« Monsieur Valaite, Monsieur Valaite, il s'est passé une chose terrible ! » Philomène vint en courant vers Paul, affolée. « Quelqu'un a tué la mère d'Augustin, hier, c'est horrible. » Paul ne savait pas quoi dire, cette agitation et cette nouvelle le bouleversaient. Voilà un lundi qui commence très mal. « Calmez-vous Mademoiselle Picquepandoue », elle le regarda les yeux pleins de larmes et lui demanda « Philomène, Monsieur Paul, appelez-moi Philomène. » Notre instituteur avait des difficultés à saisir les propos de la demoiselle. « Redites-moi posément ce qui s'est passé, allons dans la salle des professeurs, voulez-vous ? »

Elle débuta ainsi son récit : « En rentrant de la chasse, hier après-midi, le père d'Augustin a trouvé sa femme par terre, qui gisait dans une mare de sang.

Elle avait un couteau de cuisine planté dans le ventre. » Gisèle se mit à pleurer ce qui émut Paul. Il attendit un moment, mais les larmes ne parvenaient pas à se tarir. Alors il incita son interlocutrice à reprendre le fil de ses idées « Et la suite, qu'avez-vous appris ? ». Elle leva la tête vers Paul et lui dit « C'est tout. C'est horrible, le petit Augustin était devant sa mère. Puis quand son père est arrivé, il s'est enfui. Personne ne sait où il est. C'est affreux, Paul, c'est abominable ! » L'instituteur prenait conscience de la situation. En dehors du crime dont la gendarmerie devait s'occuper, il y avait en plus le problème d'un gamin qui s'était probablement perdu quelque part dans la forêt.

« Que fait la gendarmerie, Philomène, je suppose qu'elle est à la recherche du petit, n'est-ce pas, depuis hier, ils ont dû le retrouver ? ». La demoiselle secoua la tête entre deux sanglots, elle avait du mal à rassembler ses pensées et Paul ne savait pas où était le gamin.

La cloche se mit à sonner la rentrée des classes. Pouvait-on maintenir une journée normale après un tel événement ? Où était le directeur ?

C'était à lui de prendre les décisions après tout !

« Je vais voir Monsieur Lapointe, vous, occuez-vous des enfants, rassurez-les, et ressaisissez-vous, Philomène. » A l'évocation de son prénom, c'est comme si la vieille fille s'était sentie pousser des ailes. Elle sécha ses larmes, respira un bon coup et partit dans la cour pour remplir sa mission.

Paul, quant à lui, alla chez le directeur. Il pensait qu'il serait là à l'attendre afin qu'il lui dise quoi faire.



En effet, Eugène se trouvait fort affairé derrière son bureau. « Le crime ne concerne pas notre établissement, Monsieur Valaite, il n'y a pas à s'en occuper. Pour ce qui est du fils de la victime, nous verrons ça quand il reviendra. S'il revient, toutefois. Allez donc dispenser vos cours, cher professeur. » Paul était sidéré, l'homme qu'il avait devant lui, qui avait consacré sa vie aux gamins, n'avait eu aucune pensée pour ceux de son établissement. De toute évidence, Monsieur Lapointe

ne mesurait pas combien les enfants étaient encore sous le choc de la nouvelle. Il s'agissait d'un meurtre, et de la mère d'un des leurs, tout de même !

Il ne pouvait accepter une telle prise de position et c'est d'un pas décidé qu'il partit, non sans avoir claqué la porte, annoncer la fermeture de l'école pour la journée.

Mademoiselle Gisèle et Bérénice décidèrent de téléphoner aux parents pour qu'ils viennent chercher leurs enfants. Quant à Paul, il tentait tant bien que mal de rassurer les inconsolables. Le métier d'enseignant n'est pas toujours facile et demande parfois bien du tact.

De retour chez lui, il prit un petit remontant afin de l'aider à recouvrer ses esprits. Et c'est à ce moment-là qu'il se souvint de son rêve.

Impossible de me remémorer de plus de choses : l'homme en marcel, la femme et l'enfant. Faire un effort, la mémoire lui reviendra sûrement. « Mais qu'est-ce que j'ai vu dans ce rêve exactement ? Peut-être rien. C'est une coïncidence. » Un concours de circonstances ! C'est incroyable, Paul était quelqu'un de terre

à terre, il n'avait jamais crû dans les rêves prémonitoires. Ça n'existe pas. Alors, comment est-ce possible ? Il prit une bonne dose d'alcool censée l'aider à réfléchir, et à oublier. Et puis, ce mal de tête qui revient, il devait prendre un cachet, vite.

Paul s'endormit rapidement en pleine journée, saoul et drogué.



Ce n'est que le lendemain matin qu'il entendit que quelqu'un tambourinait à sa porte. Des coups forts et redoublés, comme dans son crâne. Et puis cette voix masculine qui l'appelait « Paul, Paul tu es là ? Ouvre, vite ! »

Il eut du mal à sortir de sa torpeur, mais c'est en accomplissant un effort surhumain, qu'il parvint à descendre pour laisser le passage à Jérémie qui l'attendait. « Tu vas bien ? Pourquoi tu n'es pas à l'école ? » Avant que Paul ait eu le temps de prendre la parole, le médecin entra dans la pièce et attrapa son ami par le bras. Il le fit s'asseoir en le voyant avec une mine cadavérique. « Dis-moi quelque chose, Paul, que t'est-

il arrivé ? Quand Mademoiselle Bellemont ne t'a pas vu ce matin à l'école, elle a commencé à se poser des questions et comme elle sait que tu es mon ami, elle m'a téléphoné pour que je lui donne des nouvelles. Voilà. Parle-moi bon sang tu as l'air choqué. Je vais appeler l'hôpital et tu vas y faire des examens, tu n'es pas dans ton état normal. »

Paul parvint à articuler « Non, ne fais rien, hier, sous le choc en apprenant le crime, je suis rentré en état de dépression et j'ai bu de trop, c'est tout. »

« C'est tout ! » Jérémie était dans tous ses états, « Tu ne t'es pas vu, tu es un cadavre ambulant ! Tu as dû boire vraiment beaucoup pour être dans cet état ! »

Paul finit par expliquer qu'il avait pris des cachets pour le mal de tête et aussi pour dormir. « Mais juste un de chaque, avait-il dit à son ami, pas plus ». Maintenant il voulait être seul pour se préparer à aller à l'école, les enfants l'attendaient.

Furieux, le médecin lui interdit de sortir de chez lui, de reprendre le moindre

remède sans son autorisation et qu'il repasserait dans la journée.

« Paul a perdu la tête, il est fou, mélanger de l'alcool et des médicaments relève de la démence ! Bien sûr que d'apprendre un crime horrible ça peut déstabiliser le plus équilibré des hommes, mais là, la réaction de Paul est au-delà de tout entendement. Il faudra le surveiller. »



L'instituteur fut malade toute la journée. Il ruminait des idées noires mêlées d'incompréhension et d'inquiétudes. Ses idées se mélangeaient dans son esprit; un rêve prémonitoire, un enfant perdu dans la forêt, à la merci des loups, un couteau et les pleurs de Philomène. Il avait un mal de tête persistant. Mais que lui arrivait-il ? Qu'allait-il faire ?

Il décida de se coucher, il verra bien demain. Pour le moment il fallait qu'il cuve tout son alcool et qu'il se repose pour tenter de reprendre ses esprits au plus vite...

La nuit se passa, un peu agitée, mais sans cauchemar. C'était toujours ça.



Le mardi commençait tout juste.

Alors qu'il prenait un café fort pour chasser sa gueule de bois, le téléphone sonna .

« Allô ? » fit-il. Au bout, il n'y avait personne, il n'entendit que le silence, puis une voix, « Paul, François me bat, il veut me tuer, aide-moi ». Et puis plus rien. Décidément, notre instituteur était le centre de tous les problèmes de ce monde. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il était encore dans un sérieux brouillard et il avait du mal à faire le point. Un crime qu'il avait vu, un appel de son ex pour lui dire que son petit ami voulait la tuer... « Non, impossible, elle est partie pour lui, ils s'aiment. Elle ne m'a jamais appelé depuis leur séparation. J'ai dû rêver. » Là-dessus, il reprit une grande gorgée de très mauvais et très fort café, en espérant qu'il lui ferait du bien.



Monsieur Eugène Lapointe n'avait pas accepté l'intervention de son collègue. C'est pourquoi il le convoqua sur-le-

champ. Il exigeait aussi une explication pour son absence injustifiée de la veille.

Lorsque Paul voulut pénétrer dans le bureau, il croisa Madame Bousi, sa propriétaire, la femme du boucher et probablement la maîtresse du directeur, du moins d'après ce que les ragots colportaient. C'est donc logiquement qu'il la trouva en entrant chez Monsieur Lapointe.

Ce dernier, qui s'apprêtait à sermonner son enseignant, demeura bouche bée devant le visage qui était resté laiteux et l'allure mal assurée de l'instituteur. Il ne savait plus quoi dire.

Alors Paul décida de parler en premier après s'être assis devant son supérieur qui, lui, était encore debout.

« Monsieur le Directeur, j'ai pris l'initiative de fermer l'école, contre votre avis, je vous l'accorde et je suis prêt à en subir les conséquences. Je ne suis pas venu hier, car je n'étais pas en état de le faire. Appelez mon médecin, vous aurez sa confirmation. Voilà, je vous ai tout dit et n'attends rien de votre part ».

Un silence lourd s'en suivit. Eugène n'avait pas l'habitude qu'on lui parle de cette façon. Il en perdit tous ses maigres

moyens, ce qui le fit balbutier que tout ça n'était pas grave et que « Finalement vous avez bien fait, Monsieur Valaite. Pour la journée d'hier, en tant que directeur, j'ai pris les décisions qui s'imposaient au moment voulu pour que les cours se fassent. Bref, j'ai agi en directeur. » Eugène était fier.

Paul se leva, signifiant ainsi qu'il désirait mettre fin à l'entretien, ce qui arrangeait bien son supérieur finalement.

Chapitre III - Bérénice et Gisèle.

B

érénice Bellemont n'avait jamais été mariée, bien qu'elle en avait connu beaucoup, des hommes, à l'époque où elle faisait ses études à l'école normale pour être institutrice. Elle eut bien des rapports avec ceux du sexe opposé, même longtemps après qu'elle eut commencé son métier. Elle avait avec la gent masculine, des relations particulières, qui l'obligeaient souvent à vouloir augmenter le nombre de ses connaissances et à délaisser celles en cours.

Bien que mademoiselle Bellemont n'avait pas encore atteint les trente ans, elle avait déjà été nommée dans plus de huit établissements. La fréquence de ses mutations en étonnait plus d'un, mais nul ne sut comment cela avait pu se faire.

Elle était tellement assidue dans son travail et son intelligence tant affûtée, qu'elle eut son bac, avec la mention

« Très bien » alors qu'elle venait de fêter son 16e anniversaire.

Malgré le fait que tout le monde la surnommait bébé à cause de ses initiales, elle avait des facilités pour apprendre les choses qui dépassaient l'entendement.

D'une intelligence hors du commun, donc, Bérénice se passionnait pour les arts, les lettres et les sciences. Mais pas n'importe lesquelles, celles occultes notamment. Elle devait y puiser quelque chose qui lui manquait dans la vie, ou un moyen d'aider son prochain, peut-être, qui permettait de compléter le tableau de la jeune fille parfaite, ou presque...

Elle aimait les sports, surtout ceux de combat. Car c'est ainsi qu'elle parvenait à son équilibre. Etant réputée pour son calme et sa nonchalance, elle avait trouvé ce biais qui lui permettait de laisser libre cours à son trop-plein d'énergie.

Bérénice avait pour ligne de conduite de ne jamais se laisser emporter, sachant que ça ne servait à rien. Elle préférait, en toute circonstance, prendre le temps de réfléchir avant d'agir.

Le sport et les séances de relaxation qu'elle s'imposait faisaient donc partie de sa vie.

De son caractère profond, elle demeurait mystérieuse. De son passé réel, le secret était bien conservé. La demoiselle, calme et intelligente au regard de tout le monde, avait un côté obscur qu'elle gardait bien caché dans un coin de sa vie.

Comment une jeune institutrice toujours bien notée a pu atterrir dans un si petit village ? Car l'établissement dans lequel elle avait été nommée n'était en aucun prometteur d'une belle carrière.

Nul ne le sait. Elle y était depuis un an, à peine, puisqu'elle avait été mutée l'année dernière en cours d'année, pour remplacer Monsieur Bernard Bourriche qui était tombé subitement malade et qui avait succombé aussitôt.

Par son calme et son caractère, apparemment posé, Bérénice avait su se faire apprécier rapidement de Monsieur le Directeur, de Régis, le gardien, et de Frédéric, le professeur d'éducation physique. Elle avait réussi à attirer Paul,

aussi, dans ses filets, bien qu'il eut quelques années de plus qu'elle.

En revanche, le succès qu'elle avait avec les hommes en général, ne lui en apportait guère auprès des femmes, on peut le comprendre aisément. La jalousie était son pire ennemi.

Dans le village, il n'y avait ni club de sport ni salle de relaxation. La jeune enseignante ne pouvait donc pas s'adonner à ses occupations qu'elle préférait pratiquer en associations, avec d'autres amateurs. Alors, que faisait Bérénice le samedi et le dimanche quand elle se trouvait seule chez elle ?

Probablement avait-elle une passion inavouée ou un secret bien gardé ?

Si la grande institution qu'est l'Education Nationale en avait été informée, il ne fait aucun doute que Bérénice n'en ferait plus partie depuis longtemps.



Ce soir, elle reçoit Mademoiselle Picquepandoue en toute amitié, dans sa maison, une vieille ferme aménagée.

En toute amitié est un bien grand mot, car les deux femmes ne peuvent pas se supporter, elles, que tout oppose.

Alors, qu'est-ce qui peut les avoir amenées à se rencontrer à l'abri de tout regard indiscret ?

La jeune enseignante a pris son temps, c'est obligatoire. Tout est prêt. Il ne reste plus à Bérénice qu'à revêtir une tenue plus adaptée, allumer les bougies, pour mettre l'ambiance indispensable, à fermer les volets et à attendre l'arrivée son invitée...



Gisèle-Philomène Picquepandoue était née au village il y avait presque soixante ans. Elle était la fille unique de Jacques Picquepandoue et d'Astrid Ducreux, eux aussi originaires de la bourgade.

C'est parce qu'ils s'aimaient profondément qu'ils ne pouvaient pas se supporter. Monsieur et madame Picquepandoue étaient en conflit permanent, ce qui fit qu'au moment de la naissance de leur fille, les parents

étaient restés sur leurs positions quant au prénom de leur progéniture.

Le père ne voulait que celui de Philomène qui était celui de sa chère et défunte maman.

La mère exigeait quant à elle : Gisèle, que sa grand-mère, qu'elle avait tant aimée, avait porté avec tant d'élégance.

Ils trouvèrent difficilement le compromis l'on connaît, c'est-à-dire le magnifique mariage de ces deux prénoms, liés pour la vie par un tiret.

Gisèle-Philomène avait beaucoup souffert, jeune fille. A l'école, les quolibets allaient bon train. Elle eut beau le cacher le plus possible, il y avait toujours quelqu'un, chez les enseignants, qui prenait un malin plaisir à faire l'appel par ses deux prénoms. Elle en subit tellement les préjudices, qu'elle en devint aigrie.

La bonne entente de ses parents, sur les sujets courants comme dans l'éducation de leur enfant, ne faisant que compliquer sa vie, elle eut rapidement très peu de confiance en elle.

Elle s'était toujours sentie frustrée, et moins bien que les autres filles de son

âge. Comme son physique était des plus ordinaires et qu'elle n'avait jamais pris soin d'elle, son opinion sur elle devint rapidement désastreuse.

C'est sans doute ce qui la fit entrer dans le monde de la connaissance. Elle apprenait tout ce qu'elle pouvait, dans tous les domaines quels qu'ils fussent. Son savoir grandissant, elle pouvait en remontrer à ceux qui avaient si peu de considérations pour elle.

Elle finit donc par avoir facilement un diplôme qui lui avait tout de suite permis d'entrer dans l'enseignement, domaine dans lequel elle excellait.

Car bien qu'elle eut une piètre opinion d'elle, Gisèle-Philomène adorait les petits. C'est grâce à sa patience à toute épreuve et à son savoir-faire qu'elle était très aimée par la petite classe. La vieille fille trouvait ainsi quelqu'un qui pouvait l'apprécier.

Gisèle n'avait jamais été attirée par les hommes. Peut-être faut-il avoir un minimum de considération pour sa personne avant de pouvoir en espérer en recevoir des autres.

Elle fut très rapidement séduite par ce qui se dégageait de monsieur Valaite, le nouveau venu dans l'établissement.

En effet, Paul était différent, peut-être parce qu'il était étourdi et qu'il ne s'intéressait pas aux mêmes choses que tout le monde. Peut-être aussi avait-il un niveau de connaissances générales qui attirait la demoiselle.

Quoi qu'il en soit, pour la première fois de sa vie, Philomène avait ressenti le béguin.

Les parents de Gisèle-Philomène étaient morts depuis longtemps.

Son père avait eu une crise cardiaque sur son tracteur. Il faut dire qu'il ne ménageait pas vraiment son cœur, monsieur Picquepandoue, à passer des heures au bistrot à raconter sa vie à ses copains piliers de bar, comme lui.

Comme il perdait beaucoup de temps à boire, il ne lui en restait plus beaucoup pour le travail des champs.

C'est pourquoi, ivre souvent, il montait sur son tracteur et faisait son labeur du jour à la nuit tombée, zigzaguant allègrement sur la terre battue.

Combien de nuits a-t-il passées à ronfler sur son engin, oubliant qui il était et cuvant la vinasse du troquet ?

Malgré tout, les parents Picquepandoue menaient bon train. Leurs affaires marchaient bien et la vie s'écoulait tranquillement sans qu'ils eussent de soucis financiers.

Comme par un fait exprès, la mère de Gisèle-Philomène suivit son mari à peine deux mois plus tard. Ce fut probablement la seule fois que le couple avait pris une décision commune, celle de quitter ce monde en même temps.

La vie peut être pleine de curiosités. En effet, les deux amoureux étaient partis après avoir caché les économies de toute une existence, aux dires de leur fille bien informée.

Il est dommage que ni son père ni sa mère ne lui eût donné le lieu où était leur précieux trésor.

Philomène avait donc obtenu un rendez-vous secret, ce soir, avec Bérénice.

Chapitre IV - Lucile et Sébastien

L

es vacances de février sont enfin là. C'est l'occasion pour Paul de prendre quelques jours de congé qui lui permettront de se reposer et de repartir d'un bon pied avant d'attaquer le dernier trimestre scolaire.

Il décida donc d'aller rendre visite à ses parents qui habitaient à cinq cents kilomètres de là. Le voyage risquait de ressembler à l'éternité, surtout vu son état de fatigue physique assez dégradé.

Nous sommes vendredi soir, Paul doit les appeler pour les prévenir de sa venue dimanche et qu'il restera quelques jours. Il lui faut faire le plein, penser à l'itinéraire et préparer des sandwiches. Ca faisait longtemps qu'il n'avait pas entrepris un tel voyage.

Cinq ans, oui, voilà cinq années qu'il n'est pas retourné rendre visite à ses parents ! Les rares appels qu'il leur passait, c'étaient à l'occasion des fêtes et des anniversaires. De cette façon, il s'imaginait qu'il restait en contact.

Il n'a rien vu venir, un coup de téléphone après l'autre, les semaines s'égrainent, les mois filent, puis les années se terminent. On dit souvent « loin des yeux, loin du cœur », mais c'est tellement vrai. Voilà cinq ans qu'il se contente de moins d'un appel par mois, qu'il vit son existence sans se soucier de celle de ses parents.

Il le sait bien que c'est quand ils ne seront plus là qu'ils vont lui manquer. Mais ça sera trop tard.

La vie s'écoule si vite. Son travail l'accapare, il vieillit sans même s'en apercevoir. Sa fille est moins ingrate, elle lui passe au moins un appel par semaine. Elisabeth vient lui rendre visite plus d'une fois par mois. Et quelle visite !

Ses parents aussi prennent de l'âge, mon Dieu, mais ils ont plus de quatre-vingts ans alors qu'il les voyait encore jeunes. Fait-on à cet âge ce qu'on faisait cinq années plus tôt ?

Paul avait tendance à se donner l'excuse que son absence n'était pas un réel problème pour ses parents. Ils avaient sa

sœur avec eux. Elle s'en occupait tous les jours, c'était mieux que ce qu'il pouvait faire. Et puis, ce sont les circonstances qui les ont éloignés. Il n'y était pour rien finalement.

Alors il se promettait de les appeler au plus tôt pour finir de se donner bonne conscience et la vie suivait son cours.

Paul se jura de profiter de ce voyage pour remettre les pendules à l'heure. Il doit prendre des décisions et les bonnes : aller les voir plus souvent, se forcer à les appeler une fois par semaine, « tous les dimanches » se dit-il avec fermeté. Il pourrait leur offrir une tablette pour garder contact. Pourquoi n'y avait-il pas pensé avant ?

Ses idées allaient encore à sa sœur, qui habitait à cent mètres de chez eux et qui devait, veuve sans enfant, bien s'en occuper.

Virginie, son aînée avait, de tout temps, été attentionnée avec tout le monde. La gentillesse même, elle était toujours contente. Elle semblait heureuse à vie. Pourtant son mari avait eu un tragique destin. Un jour, six mois après leur mariage, en allant pêcher, il avait

malencontreusement basculé de sa barque dans l'eau glacée de la rivière. Sa mort qui fut, dit-on, instantanée l'avait enlevé à sa famille. Les secours ne le retrouvèrent que tard le soir après que Virginie eut donné l'alerte.

Elle ne s'est jamais remariée et a consacré sa vie à la mercerie qu'elle avait ouverte avec Georges, son époux, et à ses parents qui prenaient de l'âge. Aujourd'hui, elle est proche de la retraite, et aux dernières nouvelles, qui datent, elles aussi, elle était seule.

Paul sentait monter en lui, un peu d'angoisse, due au voyage, et d'excitation de retrouver les siens, ce qui provoqua quelques étourdissements et un début de mal de tête. Les paroles de Jérémie lui revinrent alors « Ne prend plus de cachet sans que je t'en ai donné l'autorisation ». Paul ne fit rien, il but un verre d'eau, c'était tout.

Il restait à passer la journée du samedi, qui risquait d'être longue. Sa décision de partir ayant été rapide, il avait jugé bon de prévenir ses parents qu'il n'arriverait que deux jours plus tard, histoire de ne pas les bousculer.

Il se demandait si sa mère avait bien compris ce qu'il lui avait dit. Quand il avait dit qu'il viendrait, elle était restée muette. Puis, au moment où il annonça que ça ne serait que dans deux jours, il ne reçut d'abord pas de réponse. Le silence avait pesé dans la conversation. Il avait dû répéter. Puis sa mère lui avait parlé dans un souffle « Avec plaisir mon chéri » et elle avait raccroché.



La nuit se passa bien et le matin pluvieux du samedi s'annonça en frappant des petits coups sur le toit de la véranda. « Zut, il tombe des cordes », dit-il tout bas, comme à son habitude, en se réveillant. « Il manquait plus que ça ». L'humeur n'était pas au beau fixe ; le premier jour des vacances commençait sous de mauvais auspices. Après la traditionnelle douche et le fameux café, il resta un moment les yeux perdus dans le vague. Qu'allait-il faire aujourd'hui ?

Elisabeth allait l'appeler, elle viendrait, ils passeraient, avec ou sans Phébade, une journée merveilleuse sous le soleil

revenu. Car sa fille était en vacances elle aussi. Alors forcément, qu'elle appellerait son papounet chéri dès ce matin !

Cette idée le fit sourire et lui redonna de l'énergie. Il jeta un œil par la fenêtre pour tenter d'y apercevoir un coin de ciel bleu, puis il rangea tout dans la cuisine, fit du ménage, des courses, et alla même laver sa voiture, car la pluie ayant cessé. Le temps semblait plus propice aux espoirs de soleil.

Quand midi sonna à la comtoise du salon, Paul comprit que sa fille ne lui ferait aucun signe aujourd'hui. Peut-être fallait-il qu'il lui téléphone, elle devait savoir qu'il partait pour quelques jours, c'était mieux. « Allez, je lui bigophone tout de suite » se dit-il plein d'entrain. Mais son appel resta sans réponse et les suivants aussi. Il rageait contre sa fille qui refusait obstinément de mettre un répondeur.

Quelques timides rayons de soleil se montraient de temps en temps, vous savez, les fameux, tant attendus après la pluie, ceux qui sèchent les larmes et apaisent les esprits.



L'après-midi, il alla faire un tour, car il adorait les grandes promenades dans les bois. « Ah, si j'avais un chien, il pourrait courir après les lapins et les lièvres, ». Et lui apporter la présence qui lui manquait dans sa vie un peu monotone, surtout le soir. Mais un chien, tout seul dans la journée, avec un trop petit jardin, était-ce raisonnable ?

Le soir vint rapidement malgré tout. Il prit un dîner léger et s'apprêta à aller au lit avant d'affronter le voyage.

Avant d'aller se coucher, il passa un appel à son ami médecin, pour l'informer de son départ. Jérémie était ravi d'apprendre que Paul allait se changer les idées et retrouver sa famille dont il lui avait si peu parlé.

Il lui conseilla de n'avaler aucun médicament avant de prendre le volant, de bien dormir et de s'arrêter toutes les deux heures pour souffler.

Quand Paul raccrocha, il sourit « Sacré Jérém', une vraie mère poule ! » Se dit-il en se mettant dans son lit.



Dimanche est enfin là, c'est le grand départ en vacances.

Le soleil de fin d'hiver était déjà présent. La pluie d'hier avait laissé une atmosphère humide, pas très agréable.

Au moment de monter dans sa voiture, alors qu'il l'avait chargée la veille, il entendit quelqu'un lui parler « Attention, tu vas avoir un accident ».

Paul se retourna, mais ne vit personne. Encore un effet de son imagination, probablement, il n'avait certainement pas assez bien dormi.

Et le moteur se mit à tourner comme une horloge, la voiture commençait à enfiler kilomètre sur kilomètre. Le temps s'écoulait. Tout se passait merveilleusement bien.

Le ciel bleu, la nature et peu de véhicules sur la route à une heure aussi matinale, le rendaient d'humeur légère.

Il en avait oublié la voix qui l'avait alerté au moment de son départ.

Paul avait tout oublié, ses tracas, ses maux de tête, Augustin, Rose. Si bien qu'il se mit à siffloter au rythme d'une musique de son autoradio, quand tout à coup, un vélo, surmonté d'un enfant,

traversa la route juste au moment où il arrivait.

Il freina violemment, la bicyclette n'était plus visible, elle était sous le capot, c'était certain. Mon Dieu, pourvu que le gamin aille bien ! Ce n'est pas possible. Paul descendit en toute hâte de son véhicule et se précipita pour porter secours à la victime.

Ce dernier se relevait tranquillement en s'époussetant, puis regarda Paul avec un petit sourire en disant « C'était moins une hein, m'sieur ! »

Abasourdi, Paul se retint à son capot en voyant le gamin repartir sur sa bécane, comme si de rien n'était ! « Elle est pas mal celle-là », se dit-il en remontant dans sa voiture, décidé à redoubler de vigilance. Il regarda ses mains, elles tremblaient.

Il s'arrêta plusieurs fois pendant le trajet, pour alléger sa vessie, boire un café dans un village, manger son sandwich et se dégourdir les jambes. Il avait même pris le temps de faire un somme, ce qui le fit s'arriver en début de soirée chez Lucile et Sébastien, ses parents.



Ils habitaient une grande et belle maison en pleine campagne. Paul et Virginie y étaient nés. Lucile adorait la littérature, particulièrement Bernardin de Saint-Pierre, et comme elle avait fait carrière dans la librairie, la lecture était devenue sa vie.

Paul eut un choc en la voyant, « qu'elle est petite, qu'elle a vieilli. Est-ce bien elle, ma mère ? »

Cinq années se passent et les gens peuvent changer à ce point ?

Il garda cependant son sourire figé pour ne rien laisser paraître de son trouble. Paul prit sa mère dans ses bras d'une grande et longue étreinte, puis la couvrit de baisers. « Maman, ça fait si longtemps que je ne t'ai pas tenue dans mes bras. » Se dit-il pour lui-même.

Pas un mot, pas une parole, mais des larmes, c'est tout ce qui sortit du visage passé de Lucile. À ce moment-là, il se jurait que jamais il ne repartirait, mais au fond, il le savait, ce n'était pas possible.

Elle le prit par la main pour l'accompagner sur le chemin menant à la porte d'entrée, un sourire tendre sur les lèvres et toujours ses yeux humides de bonheur. Elle n'avait encore pas prononcé une parole tant sa joie l'envahissait.

« Maman, papa, vite ! » il se précipita dans la salle de séjour où son père venait de s'effondrer dans un fauteuil. A nouveau une prémonition, ça ne cessera donc jamais, se dit-il tout bas, alors que sa mère piquait déjà le bras de Sébastien.

« Ce n'est pas la première fois, tu sais, c'est le cœur, il est faible. » Paul s'en voulait presque d'être venu. C'est sa faute si son père a fait une crise cardiaque. C'est trop d'émotion pour lui. C'est sa faute.

« Papa, comment te sens-tu ? C'est Paul, tu m'entends ? » Sébastien rouvrit lentement les paupières qui prirent rapidement l'allure d'un robinet ouvert. Un flot de larmes jaillit soudain des yeux bleu délavé du vieillard qu'il était devenu. Elles glissaient, guidées par les

rides profondes de son visage que la vie lui avait gravées, au fil du temps.

« Paul, mon petit, je n'y crois pas, tu es enfin revenu, après tant d'années ! Merci, c'est gentil. »

Très émouvantes furent donc les retrouvailles, mais aussi très dures pour Paul qui voyaient ses parents prêts pour le Grand départ, sans qu'il s'y soit préparé.

« Virginie n'est pas là ? »

Sébastien s'était remis, Lucile s'affairait dans la cuisine et lui répondit « Elle va arriver, ne t'inquiète pas, elle doit nourrir ses poules, il faut qu'elle s'occupe de ses animaux. C'est du travail tout ça, il y a des contraintes, mais elle va venir, elle ne manquerait ta visite pour rien au monde, tu sais bien. »

Puis ils s'assirent autour de la table de la cuisine et commencèrent à refaire connaissance. « Qu'est-ce que tu deviens sans Rose ? Ton travail te plaît toujours ? Tu manges assez j'espère, et Elisabeth, elle est encore avec son épèbe ? »

« Phébade, maman, Phébade, pas épèbe. Oui, et tout semble aller bien

entre eux, je pense aller les voir à mon retour. »

Ces derniers mots furent suivis d'un silence de plomb. C'est vrai qu'il va repartir, très bientôt, leur fils. Il va une nouvelle fois les abandonner.

Ce lourd silence fut rompu, heureusement, par l'arrivée de Virginie, qui bien que pressée de retrouver son frère, avait pris le temps de se doucher et de soigner sa présentation.

Virginie était, comme sa mère, une petite femme, menue et sèche. Tout le contraire des hommes de la famille.

Le sourire radieux toujours présent illuminait son visage et ne cessait de ravir ceux qui la regardaient. « Un ange sur terre, ma sœur, elle me ferait presque croire au Paradis. »

« Bonjour tout le monde, de quoi parlez-vous ? Tu as fait un bon voyage ? Ici, ça va, les jours passent tranquillement. Et toi ? » Elle n'avait même pas eu le temps de reprendre sa respiration entre deux phrases. Elle n'avait pas laissé son frère lui répondre que déjà elle finissait d'embrasser tout le monde et ouvrait le

réfrigérateur pour y prendre de quoi préparer l'apéritif.

C'était impressionnant de voir combien Elisabeth ressemblait à sa tante : deux tornades !

Enfin, elle s'assit non sans avoir rempli les verres et déposé des petits gâteaux apéritifs sur la table.

La soirée se passa de façon la plus agréable possible. Paul ne comprenait pas qu'il soit parti. Ce havre de paix et de joie aurait dû le retenir.

Arrivé dans sa chambre, celle qu'il avait quand il a grandi, il voulut appeler Elisabeth, mais l'heure tardive l'en dissuada, alors il décida de s'allonger sur le dos, tranquillement, sur ce lit qui connut le jeune Paul. Il fixa le plafond, longtemps, pour réfléchir.

Son père n'avait presque pas parlé pendant la soirée. Il avait peu souri et semblait absent, mais tout ça avait été masqué par la présence de sa mère et surtout de sa sœur, qui ne lui avaient pas laissé le temps de la réflexion.

La nuit fut embellie par le souvenir de sa jeunesse heureuse, entre son père couvreur sage et posé, sa mère

bibliothécaire rêveuse et sa sœur en ébullition constante. Que son enfance avait été magnifique, pourquoi s'était-il écarté d'eux ?

C'est Rose, la responsable. Comment avait-il pu s'enticher de cette fille triste, angoissée et maladive ? « L'amour est aveugle », conclut-il.

« J'ai peut-être voulu voir autre chose que le bonheur. Peut-on s'en lasser ? C'est idiot... » là-dessus Paul avait fini par s'endormir.

Ses rêves lui firent revivre, en partie, son enfance, si douce, si merveilleuse...



Le lendemain en se levant, il se promit de discuter avec son père, peut-être pourraient-ils aller ensemble à la chasse ? Sébastien adorait chasser, mais ne ramenait jamais rien, c'était pour la balade, la présence des copains, l'ambiance et la nature.

« Il faut que je lui en parle aujourd'hui et nous pourrons y aller demain ou après-demain. »

Mais les jours passaient et Paul ne parlait pas à son père qui lui gratifiait

toujours d'un sourire bienveillant quand il s'adressait à lui.

Paul expliqua tout à Lucile, sa chute, ses prémonitions, le crime, la disparition du petit, même l'appel supposé de Rose. Ils discutèrent longuement pendant que Sébastien se reposait sur son fauteuil. Il reçut des conseils, des encouragements, des bonnes idées et un soutien inconditionnel de sa mère.

Virginie ne réapparaissait que le soir, elle était très occupée et la présence de Paul la soulageait un peu en lui permettant d'espacer ses visites aux parents.



« Maman, comment va papa ? »

La phrase était dite, la réponse en suspend. Mais elle ne vint pas. Sa mère se retourna pour essuyer la vaisselle puis changea de conversation.

L'inquiétude de Paul ne cessait de grandir. Il allait en discuter avec sa sœur. « Elle au moins, elle ne biaise jamais, elle me dira. »



Le dimanche était déjà là, une semaine s'était écoulée et le retour tant redouté se précisait dans l'esprit de Paul. Il fallait qu'il parle à Virginie, coûte que coûte.

L'après-midi, il proposa d'aller faire une promenade digestive, « ça fera du bien à tout le monde » avait-il dit, sachant que son père ne pourrait pas venir sans avoir fait sa sieste et sa mère sans avoir rangé la vaisselle.

Alors c'est tous les deux, le frère et la sœur qui suivirent le chemin qui les amènerait dans les bois.

Ils parlèrent de tout et de rien, se rappelèrent leurs jeux d'enfants, les bons moments passés ensemble quand ils étaient encore innocents.

Puis Paul prit un air sérieux « Dis, Virginie, comment va papa ? Il me semble ailleurs, il a changé, comment va-t-il ? »

Le sourire de Virginie s'effaça immédiatement et elle se mit à toussoter, comme pour s'éclaircir la voix.

« Paul, papa est perdu. Son cœur est faible, et il a un cancer. D'après les médecins, il nous quittera avant l'été. »

Le monde s'effondra sous les pieds de Paul. Ce n'est pas vrai, pas lui, pas son père, il est trop fort.

Pas lui, qui montait sur les toits pour les réparer, qui marchait des kilomètres pour participer à la chasse, sans même revenir fatigué. Non, pas lui.

Au début, ce fut le déni, puis la compréhension, mais pas l'acceptation.

Virginie n'avait rien dit de plus, la gorge serrée par la révélation. Elle avait bien essayé de prendre son frère dans ses bras, mais il l'avait rejetée, sa propre frangine. On lui avait menti, car on ne lui avait rien dit.

« Ça n'aurait rien changé et tu te serais fait du souci inutilement. » Sa voix était douce et son regard tendre.

C'est en observant sa grande sœur, remplie de tant d'amour, qu'il comprit que c'était pour son bien qu'elle ne lui avait rien dit.

Paul respira un grand coup, sécha ses larmes et tenta un sourire. « Je dois te remercier, tu as raison. Tu fais toujours tout par amour. Merci. »

Elle lui sourit aussi et ils s'enlacèrent un long moment devant l'adversité.

« Ne dit pas à maman que tu sais, tu veux bien ? »

Paul lui promit.

De retour à la maison, Lucile le regarda et elle comprit qu'il savait. Elle retourna dans la cuisine pour finir de la ranger.



La fin du séjour fut difficile pour Paul. L'ambiance sonnait faux. Il avait beaucoup de mal à jouer la comédie de celui qui n'était pas au courant, que tout va bien et que le bonheur était parfait.

Il devait rentrer, mais là aussi, ça allait être un déchirement, plus difficile encore, car il savait qu'il ne reverrait plus son père vivant. C'était fini.



La route du retour était longue, le cœur lourd, il conduisait sans vraiment penser à ce qu'il faisait. Il prenait des risques et ne s'en rendait même pas compte.

Paul arriva chez lui sans accident et partit boire un alcool sans même se soucier de décharger la voiture.

Ces vacances, qui devaient lui remonter le moral et le remettre sur pied, avaient tout compte fait, tourné au drame.

Nous étions mardi et il ne restait plus quelques jours avant la fin de la semaine pour profiter au mieux de ses congés. Il décida que demain, il irait voir les tourtereaux, dans leur nid d'amour, pour essayer de leur voler un peu de leur bonheur.

Chapitre V - Elisabeth et Phébade.

• *P*

hébade et Elisabeth se

connaissaient depuis maintenant plus de six ans et vivaient ensemble depuis trois années. Tout se passait à merveille pour eux deux.

Elle, la tornade, en ébullition permanente, avait rencontré son alter ego tout à fait par hasard sur les bancs de la faculté. Il n'y resta qu'une année avant de s'apercevoir qu'il n'était pas fait pour ce genre d'études.

Il changea de voie et suivit celle de peintre en bâtiment. Comme la peinture était son destin, mais pas le bâtiment, il prit ensuite la décision d'exercer son savoir-faire dans le gribouillage, non plus sur les murs, mais sur les toiles.

Son caractère calme et posé, sa faculté de réflexion et son grand talent de doux rêveur avaient tout de suite attiré la jeune fille qui cherchait un être à aimer. Elle avait trouvé en Phébade, la quiétude

qui lui manquait pour atteindre son équilibre.

C'est quand il quitta le campus qu'ils se rendirent compte qu'ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre.

C'est pourquoi ils se retrouvaient tous les soirs pour dîner ensemble.

Ils apprirent à se connaître et à s'apprécier. Ils compriront rapidement combien la vie sans l'autre était sans sel.

Alors, ils décidèrent de louer un appartement pour se lancer dans la vie commune. Ce fut un franc succès. Les amoureux trouvèrent vite leur place.

A en croire Elisabeth, elle vivait le bonheur parfait. Phébade, originaire d'Agen, ne peignait pas des pruneaux, mais de curieuses toiles, très colorées.

Pour Paul, elles étaient très étranges, bien qu'il fut toujours attiré par elles. Il en ressortait un « je ne sais » quoi qui les rendait belles.

« C'est de l'art abstrait », disait le jeune homme, qui commençait à être connu et à bien les vendre.

« Il me faut l'inspiration, ma muse, mon Elisabeth, et la peinture se fait toute seule ! » se plaisait-il à dire tout sourire à l'idée en pensant à son amie.

Paul pensait toujours, à ces moments-là « se fait toute seule, je veux bien le croire, vu ce qu'il peint... »

Le bel éphèbe, comme le disait Lucile, la mère de Paul, s'était fait tout seul. Avec son diplôme de peintre en bâtiment en poche, il avait décidé que le métier était trop difficile pour lui et que sa peinture serait mieux sur une toile.

Après quelques rares essais, qu'il estimait déjà très prometteurs, il commença à vouloir les mettre sur le marché, et ce qui est le plus curieux, d'après Paul, c'est qu'il y réussit assez vite.

L'enseignant pensait que son futur gendre devait avoir un sacré talent de commercial pour arriver à vendre ses toiles. Il se demandait donc pourquoi il s'évertuait à les badigeonner avec de la couleur, alors que son vrai génie se trouvait ailleurs. Mais là, il ne s'agissait que du point de vue du futur beau-père.

Elisabeth, institutrice, elle aussi entra dans la pièce de « travail » avec, comme à son habitude, un sourire rayonnant. Il émanait de son visage un bonheur que son père n'avait jamais vu si grand. Paul

l'avait même trouvée un peu changé, ce jour-là.

En effet, toujours très prolixe, Elisabeth eut vite fait d'occuper un siège pour continuer à bavarder.

Contrairement à ce qui se faisait habituellement, c'est Phébade qui avait préparé tout le repas, il avait mis le couvert et servi l'apéritif. La jeune femme avait conservé sa chaise et n'y avait pas bougé.

Les hommes prirent un alcool. Elisabeth un sirop de grenadine, ce qui étonna plus encore Paul, car il savait qu'elle aimait bien une petite anisette, le midi, quand elle recevait.

Que pouvait bien cacher ce changement d'attitude qui n'échappa pas évidemment à son père ?

Paul n'osa pas la questionner sur son besoin de rester assise. Il craignait d'être indiscret. Alors il attendit qu'elle lui en parle.

Plusieurs fois au cours du repas, elle s'était levée quand même, avait disparu un long moment, pour revenir les yeux un peu rougis et l'air fatigué. Le mystère s'épaississait au fil des heures.

Tous les sujets furent abordés au cours du déjeuner, sauf les principaux. Ils ne parlèrent ni de Rose, sa mère, ni de Sébastien, son grand-père. Était-elle au courant de l'état de santé de son aïeul ?

Par contre, Paul en apprit beaucoup sur la jeunesse de Phébade, sur sa venue au monde, à Villeneuve d'Agen, dans un champ, au milieu des pruniers.

Sa mère, forte comme un taureau, avait jugé bon de continuer à travailler jusqu'au jour de la naissance de son fils. Cette prise de risque inconsidérée aurait pu être une véritable catastrophe. Alors qu'elle venait de perdre les eaux, elle portait encore des cagettes. La mère de Phébade était une femme d'un caractère exceptionnel.

Le bébé sortit, pour ainsi dire, tout seul, et tomba au sol comme une prune trop mûre, en plein milieu du champ, sous un arbre.

Du moins, c'est ce qu'il raconta ce midi-là à Paul et Elisabeth, qui l'un comme l'autre, n'avait encore jamais entendu cette histoire rocambolesque.

« Un véritable miraculé le petit » avait dit sa mère tout au long de son enfance. C'est pourquoi la jeune maman, qui était très croyante, donna à son fils, le prénom de Phébade, en référence au célèbre évêque d'Agen.

Après avoir beaucoup ri de ce qui aurait pu être fort malheureux, les commensaux prirent place dans des fauteuils pour le café.

Paul se sentait bien. Allait-il parler de ses problèmes, de ceux de Rose, de son père ?

Ça serait casser l'ambiance, assombrir une belle journée.

Et puis, Elisabeth avait un comportement normalement. Paul se demanda s'il y avait une relation avec le fait qu'elle ne l'avait pas appelé le premier vendredi de leurs congés.

Elisabeth se leva, le visage pâle et la mine défaite.

« Phéb', je vais me coucher un petit moment. Tu ne m'en voudras pas mon petit papounet, mais les vacances m'ont fatiguée. Je vous laisse entre hommes. »

Paul ne savait pas quoi répondre. Devait-il comprendre qu'un nouveau désastre allait arriver ? Pourquoi n'avait-elle rien dit de sa façon d'agir ? Etait-elle malade au point qu'elle n'osait pas en parler ?

Après le café, ils prirent un léger digestif, car tout le monde sait que l'abus d'alcool est dangereux. Ce soir, après le dîner, Paul ne boira pas avant de rentrer chez lui, bien qu'il n'habite, après tout, qu'à dix kilomètres.

Seulement, quand on n'a pas l'habitude, une boisson forte, aussi légère soit-elle, monte vite à la tête et délie facilement les langues. Paul se sentit pousser des ailes et s'enquit de la santé de sa fille auprès de son futur gendre.

« Non, non, tout va bien, ne vous inquiétez pas. Elisabeth est solide et tout se passera bien. »

Il en avait trop dit ou pas assez, ces mots ne firent qu'attiser la curiosité de Paul qui blêmit d'un coup.

« Comment ça tout ira bien ? Quand ? Pourquoi ? »

Phébade expliqua qu'Elisabeth avait « le bonheur en elle », mais qu'elle craignait que sa grossesse ait des complications. Tout d'abord, Paul ne voyait pas. Il était tellement affolé qu'il ne saisissait pas le moindre mot que Phébade lui disait. Il dut donc répéter tranquillement « Votre fille attend un enfant. Elle est enceinte. » Paul sourit, il avait enfin compris.

Le gynécologue avait dit à Elisabeth qu'attendre trois bébés d'un coup n'était pas toujours simple, et qu'elle avait une légère malformation au niveau du bassin qui risquait de compliquer l'accouchement. Alors elle ne voulait pas mettre au courant son entourage tant que les petits ne seraient pas nés.

Elle n'en n'était qu'à deux mois, et sa grossesse commençait à se voir.

Paul n'avait rien remarqué ! Peut-être parce qu'elle était restée assise la plupart du temps...

L'enseignant ne savait pas quoi penser, c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Fallait-il qu'il exulte de joie ou qu'il se morfonde dans l'angoisse ?

Devant son attitude d'égaré, Phébade fit un sourire « Ne vous inquiétez pas, je vous l'ai dit, tout se passera bien, je vous l'assure. C'est une bonne nouvelle. »

Le calme et l'air rassurant du jeune homme eurent un effet bénéfique sur son futur beau-père qui esquissa un sourire.

Phéb', comme disait Elisabeth, se retourna pour prendre la bouteille entamée. C'est au moment précis où elle échappa des mains de Phébade que Paul se précipita pour l'attraper avant qu'elle touche le sol.

« Ben vous alors, les annonces-chocs, ça vous donne des ailes ! »

Paul était certain qu'il venait de voir que la bouteille allait lui échapper des mains. Il en était persuadé, c'était encore une prémonition.

La conversation partit sur d'autres sujets et l'après-midi commençait à être bien avancée quand Elisabeth revint dans la pièce, avec une meilleure mine qu'après le repas, toujours un grand sourire figé sur son visage. Elle assura que tout allait bien et qu'elle avait bien dormi.

Paul jugea qu'il n'était pas forcément très judicieux, en ce moment, d'aborder des sujets comme la santé du grand-père et les violences de son beau-père.

Il préféra donc rester sur des thèmes très classiques, oubliant même de parler de ses vacances chez ses parents. Ca valait mieux.

Le dîner se passa merveilleusement bien, mais Elisabeth partit se coucher plus tôt qu'à l'accoutumée, ce qui obligea Paul à rester plus longtemps avec Phébade, pour lui tenir compagnie. Ce n'est que vers une heure du matin qu'il prit congé, non sans avoir remercié chaleureusement son hôte de cette très belle journée.

Bien sûr, Paul fit jurer au futur papa de le tenir au courant de tout ce qui pourrait arriver à sa fille, quel que soit le jour, quelle que soit l'heure.

C'est avec un grand sourire que Phébade lui promit, mais il assura que Paul ne devait pas s'attendre à recevoir un appel, car tout allait bien se passer.

Finalement, Paul repartit avec des soucis en plus. Décidément, ces vacances ne resteront pas les meilleures

qu'il aura eues. Si au moins elles pouvaient se finir en beauté...

En arrivant chez lui, il se mit au lit, mais ne put s'endormir bien vite. Il revit sa petite fille avec ses couettes, sa robe et ses chaussons roses. Il se remémora toutes les bêtises qu'elle avait faites pendant son enfance, tous les bons moments passés ensemble avec sa mère, comme une famille normale.

Tant et si bien qu'il ne s'endormit que très tard, quand le jour commençait à pointer.

Chapitre VI - François et Rose

P

aul fut tiré de son sommeil en pleine nuit, vers onze heures, par une sonnerie assourdissante. Il eut bien du mal à se rendre compte d'où venait le bruit, son réveil étant débranché, et il lui fallut plusieurs minutes pour s'apercevoir qu'il s'agissait de son téléphone.

Le temps qu'il se lève et qu'il reprenne ses esprits, le répondeur avait commencé à débiter l'éternelle annonce d'absence. Il était donc inutile qu'il se précipite, c'était trop tard.

En réponse au message, il n'y avait que peu de mots « Paul, c'est Rose. » Et elle avait raccroché.

Allait-il pouvoir finir ses vacances tranquille ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui vouloir un jeudi à onze heures du soir ?

Tant pis, il ne rappellera pas, il va se recoucher, et passer une bonne nuit. Demain matin, il prendra sa douche

quotidienne, il se préparera et s'habillera tranquillement, après il verra.

Si elle avait quelque chose d'important à lui dire, elle lui aurait laissé un message après tout.

Paul fit ce qu'il avait prévu, il se rendormit très vite et rêva des triplets qui n'allaienr certainement pas tarder. Elisabeth n'aurait pas de mal à les mettre au monde, chez les Valaite, on est des gens solides après tout. Et puis, vu la façon dont la naissance de Phébade s'était déroulée, il n'y avait pas de raison pour que celle de ses fils ne se passât pas bien.

« Si ça se trouve, ça sera trois filles... ou bien il y aura de tout. C'est possible, ça que des triplets soient des filles et des garçons... » Paul était parti dans sa rêverie qui dura longtemps. Il ne se réveilla que vers onze heures vingt.

Il était midi et demi quand il eut terminé de boire son café.

Quelqu'un frappa à l'entrée, au moment où il reposait sa tasse. « Mais ne me laissera-t-on jamais tranquille ? » se dit-il en murmurant tout bas.

Il n'avait pas fini de ronchonner que la porte s'ouvrit sur Jérémie, tout sourire.

« Alors vieux frère, tu rentres à la maison et tu ne me fais même pas signe. On aurait pu déjeuner ensemble hier ! J'ai vu ta voiture dans la cour, en passant, c'est pourquoi je me suis dit que je pourrai venir te rendre une petite visite, pour savoir si tes vacances t'ont remis sur pied. »

Paul était content de retrouver son ami. Il espérait qu'il ne serait pas porteur, lui aussi, de mauvaises nouvelles.

« Tu as une meilleure mine. On mange ensemble, j'ai pris ma journée. »

Tout allait un peu trop vite. Paul proposa d'abord un café, puis il raconta qu'il était rentré tard et qu'il avait besoin de calme. Il expliqua à Jérémie la situation de ses parents ainsi que celle d'Elisabeth.

Le médecin n'en crût pas ses oreilles, fallait-il que le sort s'acharne sur Paul et sa famille...

« Pour Elisabeth, tu ne devrais pas te faire de soucis, elle est suivie et prévenue qu'elle doit faire attention. Il n'y aura pas de problème. Pour ce qui est de Rose, tu as des nouvelles ? »,

demandait-il en espérant que la réponse serait bonne.

Rose, Paul l'avait oubliée du coup. Il fallait qu'il la joigne.

« Écoute Jérém', on se voit plus tard ; j'appelle Rose et je tâche de dormir un peu ce tantôt, et on en reparlera. »

Jérémie donna rendez-vous chez lui pour vingt heures le soir même.



« Bon sang, que les vacances sont épuisantes. », Paul prit le téléphone.

Il y eut plusieurs sonneries, mais personne ne répondit, ce qui déclencha le message d'absence. Impatient, il dut attendre un moment que le texte se finisse.

« C'est Paul, tu as essayé... » Quelqu'un avait décroché.

« C'est Ludovic, bonjour Paul, comment vas-tu ? »

Ludovic était le fils de François, l'ami de Rose. Il avait vingt ans et vivait avec son père et sa belle-mère. Il poursuivait brillamment des études d'histoire. Le jeune homme était l'inverse de son

paternel. Très posé et réfléchi, il ne buvait rien d'autre que de l'eau ou des jus de fruits, pratiquait le rugby et la natation et étudiait beaucoup.

« Ah, Ludo, tu vas bien ? Excuse-moi, mais Rose m'a appelé ce matin et j'aurais voulu savoir pourquoi. Tu peux me la passer ? »

Ludovic, toujours dans les nuages, vivait sous le même toit que son père, mais il n'était jamais au courant de ce qui s'y passait. Sa réponse fut donc négative, il n'y avait personne. Mais il pourrait venir dans l'après-midi, car François fêtait son anniversaire avec quelques rares copains et voisins, il serait le bienvenu.

François et Paul n'étaient pas en mauvais termes. Le nouvel ami de Rose était très aimable, gentil et agréable en général, quand il n'avait pas bu.

Car il avait une addiction à l'alcool qui entachait son image. Paul ne l'avait pas revu depuis quelques mois, et déjà à ce moment-là, François buvait beaucoup.

Paul promit à Ludovic de venir « faire un saut » dans l'après-midi. Les invités n'arrivant qu'à partir de dix-huit heures,

ça lui laissait le temps de se reposer un peu.

« J'y vais une petite heure pour m'assurer que tout se passe bien, et je fonce à la soirée entre amis avec Jérémie », se dit-il.

Voilà un jeudi bien chargé qu'il ne devrait pas voir filer.



Sa sieste dura juste le temps qu'il fallait pour arriver à l'heure pour le début des festivités.

C'est François qui lui ouvrit, avec un grand sourire accompagné de mots de bienvenue, un peu trop exagérés au goût de Paul et pas prononcés de la façon la plus claire. Il craint que le roi de la fête ait commencé à boire avant l'arrivée de ses hôtes.

Une table était dressée au milieu du salon, mais de toute évidence le nombre d'invités semblait assez limité, au vu de ce qui était proposé.

Il n'y avait encore personne, et Rose ne semblait pas disposée à se montrer.

Ce n'est qu'après avoir pris quelques verres de jus de fruits et parlé de simples mondanités avec François, que Rose apparut.

Elle n'avait pas l'air d'avoir changé, les yeux toujours plus ou moins rougis par les larmes, et le teint pâle.

Rose avait un tempérament dépressif. Elle était peu souriante, mais sa grande gentillesse lui attirait souvent beaucoup de sympathies.

Après les embrassades, Paul lui demanda de ses nouvelles. Elle le fixa dans les yeux, puis regarda François qui venait de s'éloigner vers la porte pour accueillir un couple d'amis.

« Paul, il boit toujours plus. Il a failli me tuer. Heureusement que Ludo était là. Je n'en peux plus, Paul, j'ai peur. Fais quelque chose. » Rose avait parlé d'une traite, dans un souffle, puis s'était tu espérant une parole salvatrice de son ancien mari.

Paul ne savait pas quoi répondre, après tout c'était elle qui l'avait quitté pour François. Elle devait assumer après tout.

Maintenant, Paul se voyait mal lui dire de se débrouiller, ce n'était pas dans son

caractère de laisser tomber les gens. Alors il voulut la rassurer : « Je vais lui parler, il est intelligent et il comprendra. Je crois qu'il ne se rend pas compte quand il boit. Ne t'inquiète pas, je guette le moment où je serai seul avec lui et je lui en touche deux mots. »

Rose était incrédule le « je lui en touche deux mots » était apparemment loin de ce qu'elle espérait. Peut-être s'attendre à une formule magique qui rendrait son ami à la raison et lui couperait toute envie de boire ?

Elle tourna les talons et partit sans rien dire, vers le couple que François venait d'accueillir.

« Je n'ai pas été convainquant sur ce coup-là, il semblerait » se dit-il.

Ludovic pénétra dans la salle. Il était tiré à quatre épingles. Il voulait faire honneur à son père et c'est avec un grand sourire avenant qu'il entra dans la fête.

François, qui avait continué à tester les alcools, commençait à montrer de sérieux signes de faiblesse.

« Ah, voilà mon fils, mais que tu es beau ce soir, tu vas à un mariage ? On dirait un pingouin, tu manges du poisson ? »

Trouvant sa blague très amusante, il partit dans un énorme éclat de rire qu'il fut le seul à suivre. Pour souligner ses propos malveillants, il crut même qu'il était intelligent de mimer un phoque en imitant son cri et en tapant dans ses mains.

Ludovic, vexé, disparut de la salle en courant.

Paul trouva que le moment était propice à une intervention.

« François, arrête s'il te plaît, tu as déjà trop bu et tu ne sais pas ce que tu dis. Montre-toi adulte. »

L'interpellé se retourna, incrédule, vers ce malotru qui osait lui faire des remarques, dans sa propre maison, devant ses amis et en plus pour son anniversaire.

« Toi, je ne t'ai pas parlé, Monsieur l'instituteur. » Bégaya-t-il, complètement ivre et titubant.

Paul l'interrompit et le pria de réfléchir avant de dire une bêtise. L'interpellé sentit monter en lui une colère noire. Il jeta la bouteille qu'il tenait fermement, en direction de son rival et faillit tomber dans le mouvement. Paul avait évité de

justesse le choc et comprit que la situation devenait grave. Sans lui laisser le temps de chercher une parade, François se précipita sur Paul qui s'écarta sur son passage, juste au bon moment, pour permettre à son agresseur de s'affaler sur le sol.

Des cris et des paroles outrées s'élèverent. Les invités se mirent à quitter le navire, la plupart d'entre eux étant des voisins, François avait peu de vrais amis.

Rose, d'abord interdite par l'attitude de son compagnon, s'était ensuite précipitée pour essayer de le relever.

Les cris avaient alerté Ludovic qui venait de descendre.

Après un instant, Rose se mit à hurler, elle était hystérique. « Il est mort, Paul. François est mort ! »

Ludovic s'agenouilla à côté du corps, les yeux déjà noyés de larmes à l'annonce de la mort de son père.

« Appelez les pompiers », jeta Paul en s'accroupissant au chevet de François.

Ce dernier gisait inerte, dans une mare de sang.

Rapidement, les secours arrivèrent et transportèrent la victime à l'hôpital le plus proche.

Paul, Rose et Ludovic suivirent de près dans la voiture de l'enseignant.

La soirée avait finalement tourné à la tragédie.



Au centre hospitalier régional, l'attente parut longue, personne n'osait prononcer un mot, l'idée que François était mort avait rendu tout le monde muet.

Puis un médecin se présenta à eux pour les rassurer ; en tombant, il s'était affalé sur les tessons de bouteille et s'était entaillé le visage et les mains, et comme il était fortement enivré, il avait rapidement perdu connaissance, ce qui leur avait fait croire à sa mort.

Ce qui inquiétait le plus l'interne, c'était le taux très élevé d'alcool dans le sang de François. Le médecin assura que s'il n'y avait pas eu cet accident, il aurait certainement sombré rapidement dans un coma éthylique qui aurait pu le conduire à la mort.

Il était hors de question de le voir, il fallait attendre le lendemain dans la matinée, qui serait un moment plus approprié.

Ils rentrèrent, en partie rassurés par les paroles du médecin.



Rose avait insisté pour que son ex-mari reste avec elle et son beau-fils. Elle avait, disait-elle, besoin de sa présence. Il dut donc appeler Jérémie qui avait commencé par protester, car il avait préparé le dîner, mais qui comprit dès que Paul lui eut expliqué la situation.

Ils passèrent une partie de la soirée à ranger la salle, sans conviction et sans bruit.

Puis, quand vint l'heure du repas, Paul proposa d'aller dans un petit restaurant, pour se changer les idées, car broyer du noir ne leur servirait à rien.

C'est un peu à contrecœur que Ludovic et Rose acceptèrent son invitation.



L'établissement ne payait pas de mine, il était minuscule et presque vide. La lumière tamisée assombrissait plus la pièce qu'elle donnait un air d'intimité, mais c'était le seul qui était encore ouvert à cette heure-là, dans le village.

Comment Paul allait s'y prendre pour commenter la journée ? Fallait-il qu'il remette le sujet sur la table ?

« Comment se passe ta scolarité ? » Demandait-il à Ludovic qui, de morose, eut le visage qui s'illumina soudain.

« Je fais des études d'histoire et l'année prochaine je vais avoir des concours à préparer. Je voudrais devenir historien. C'est passionnant de remonter le cours de l'Histoire, de reconstituer la vie de nos ancêtres, de rechercher les écrits et de les comparer... » Paul sourit, il venait de mettre une pièce, se dit-il, et la machine était lancée.

En effet, le futur historien était intarissable, et passionné. Rose se prit même au jeu, elle posa des questions sur des personnages célèbres qui étaient, pour elle, des mystères ou des inconnus, le jeune homme lui répondait avec ferveur. Il était incollable et formidablement accroché.

La soirée se passa de façon très sympathique et lorsque minuit sonna à la pendule du restaurant, tout le monde était ravi de cet agréable moment.

Le retour au bercail se fit le sourire aux lèvres. Tous semblaient avoir oublié l'incident de la journée.

Paul prit la chambre d'amis et s'endormit « comme une souche »

Rose retrouva ses inquiétudes et ses tourments qui étaient son lot quotidien. Ludovic rêva de batailles, de rois, de personnages célèbres et de tant d'autres choses encore.

En attendant le lendemain matin.



Tout le monde était prêt vers dix heures ce vendredi quand la voiture se dirigea vers l'hôpital. N'ayant eu aucun appel pendant la nuit, c'est que tout devait aller bien du côté du blessé.

« Bonjour, nous venons voir Monsieur François Rebol, je suis son fils ». Ludovic n'avait pas perdu de temps en entrant dans l'établissement et s'était précipité à l'accueil. L'hôtesse les pria de

s'asseoir, elle leur dit qu'elle avait pour consigne de prévenir un médecin dès leur arrivée.

L'inquiétude revint aussitôt sur les figures. Pourquoi un docteur ? Il s'était passé quelque chose pendant la nuit ? Comment allait François ? Devant les visages angoissés, la jeune femme de l'accueil esquissa un sourire qui se voulait rassurant.

Ce n'est que dix minutes après leur arrivée qu'ils virent un médecin s'adresser à eux.

« Les nouvelles ne sont pas très bonnes. Ton père a fait une attaque cette nuit, il est très faible et son état de santé général est plutôt mauvais. Votre visite lui fera du bien, mais ne restez pas trop longtemps, il ne faut pas le fatiguer. »

Ludovic était perdu. Il ne comprenait pas les paroles du docteur et Rose se voyait déjà toute de noire vêtue assistant à l'enterrement de son ami.

Paul fut celui qui eut la meilleure réaction : « Mais il va s'en sortir ? » Le médecin répondit qu'il pensait que la vie de François n'était pas en danger, mais que s'il continuait à se soûler comme ça,

il ne vivrait plus très longtemps. Il fallait à tout prix qu'il cesse de boire.



Ils trouvèrent la chambre du moribond et entrèrent comme dans une salle mortuaire, les yeux en larmes, le pas silencieux et la mine défaite.

François les accueillit avec un semblant de sourire et tenta de parler, mais sa voix ne fit que prononcer des sons inaudibles. Il était trop fatigué.

C'était la première fois de sa vie qu'il allait à l'hôpital.

L'atmosphère était irrespirable, la chaleur de la chambre ne facilitait pas les contacts et personne n'osait parler.

Devant les larmes de son fils et celles de Rose, François ne put s'empêcher de pleurer.

« Je ne veux pas que tu meures », avait dit Ludovic entre deux sanglots. Et de colère, il lui cria qu'il exigeait qu'il arrête de boire, « que son père était un con, qu'il n'en pouvait plus de le voir soûl »

Le fils vidait son sac au visage du père.

Rose tenta de retenir son beau-fils, mais Paul l'en dissuada en lui prenant le bras pour laisser les deux hommes seuls face à face, ils avaient à parler.

Derrière la porte, on pouvait entendre les éclats de voix, qui étaient un appel au secours, bien plus que des cris de haine, d'un fils rempli d'amour pour un père qui n'avait jamais rien compris. Le monologue fut long, très long même et puis ce fut le silence qui tomba comme un couperet.

Rose et Paul se regardèrent d'un air interrogateur. Que se passait-il ? La porte s'ouvrit sur Ludo, qui avait séché ses larmes et qui leur fit signe d'entrer.

Tout semblait être dit, tout y était passé ; la perdition de François au moment de la mort de Julie, la mère de Ludovic, les violences faites à Rose et le désintérêt pour son fils remplacé par celui de la bouteille.

François tenta de se relever sur son oreiller en regardant son enfant. Il lui tendit la main.

Ludovic s'avança, prit la main tendue et se pencha devant les lèvres de son père qui put lui souffler quelques mots.

En se mettant debout, le jeune homme, très ému, rapporta à Paul et Rose que son père leur demandait pardon et qu'il allait changer de vie. C'était promis.

« Pourvu qu'il tienne ses engagements » se disait Paul tout bas, pour lui-même « et tout ira pour le mieux ».

Il rentra chez lui, assez content que tout se finisse bien, et il en profita pour aller voir Jérémie afin de tout lui raconter.

Chapitre VII - Augustin

J

Il restait encore une question sans réponse dans cette histoire, avant la reprise des cours. Que devenait Augustin ?

Vous savez, le jeune garçon qui avait disparu après la mort de sa mère assassinée. En voyant son père rouge de sang, il s'était enfui dans les bois.

Paul décida d'aller à la gendarmerie pour avoir plus d'informations et pourquoi pas, rencontrer le gamin.

Nous étions samedi et après une nuit un peu agitée, une bonne douche et son éternel café, Paul prit le chemin de la caserne où il eut le plaisir de voir que le militaire de service n'était autre que le frère de Jérémie. Le gendarme ainsi connu devrait lui faciliter sa démarche.

« Comment vas-tu Paul, toujours en vacances ? » Ne relevant pas la remarque, notre instituteur sourit à Jacques et les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main.

« Ce coup sur la tête, c'est fini, tout est rentré dans l'ordre ? » Paul lui répondit que c'était de l'histoire ancienne et qu'il venait pour tout autre chose, il était là pour lui demander un service.

Jacques fronça les sourcils devant la mine de circonstance que prit Paul.

« Je voudrais que tu me dises ce que tu connais sur la famille Laroche. Tu es au courant que je suis l'instituteur de leur fils Augustin, et que je m'inquiète beaucoup pour lui. J'aimerais savoir ce qu'il est devenu après la mort de sa mère. »

Le militaire le fit entrer dans un bureau, au fond de la gendarmerie et sortit deux tasses de café. Il semblait gêné.

L'enquête était encore en cours, il n'était donc pas facile d'en parler, même si le père avait tout avoué.

« Jacquot, je ne te demande pas de me dire le secret de l'instruction, je voudrais retrouver Augustin, tu sais où il est, n'est-ce pas ? »

Le gendarme s'assit en face de Paul, l'air grave. Oui, il savait où vivait le garçonnet. Oui, il le sait depuis le soir même du drame. Oui, l'enfant est choqué, c'est normal.

« Alors, raconte, allez, j'attends ! » Le susnommé Jacquot était quelqu'un qui aimait se faire désirer. Il pensait que ça lui donnait de l'importance.

Après une moue, une lampée de café, un court silence, et un léger raclement de gorge, il regarda Paul dans les yeux. « Je ne sais vraiment pas si je dois. »

Paul lui rétorqua qu'il ne l'avait pas fait entrer dans son bureau pour avaler un caoua. « Allez, j'attends toujours que diable. » L'instituteur commençait à s'impatienter.

Le représentant de la Maréchaussée débuta son explication.

« Le soir du drame, Victor Laroche, tailleur de pierres de son état, était rentré à la fois amoché par un verre de trop et une fureur bien légitime. On ne sait pas si c'est la colère qui le fit boire, ou le contraire. » Paul fit un geste d'impatience, le gendarme reprit « Quoi qu'il en soit, il rentra chez lui armé du couteau qu'il avait toujours sur lui, car le midi, le brave homme déjeunait sur les chantiers. » Jacques s'interrompit,

content de montrer combien il savait être précis dans ses explications.

Il reprit « Sa femme était déjà dans la maison familiale quand il arriva, ce qui fut sa plus grande erreur ! »

Le gendarme esquissa un sourire, il trouvait sa remarque amusante, sans doute.

« C'est avec une violence inouïe et une force, dictée par la colère, que le père Victor envoya son épouse adorée ad patres, car vois-tu, Paul, elle l'avait fait cocu ! » Le militaire fit une pause pour guetter la réaction de l'enseignant qui ne broncha pas pour autant.

« Et en plus, on suppose qu'elle était enceinte. » Avait continué le représentant de la Force de l'Ordre, doucement à l'oreille de Paul, comme s'il s'agissait d'un secret d'État.

« Et Augustin, dis, le petit, raconte Jacquot ! » Paul avait dû mal à rester calme. L'attente devenait longue pour Paul.

« Eh le gamin, il n'a rien vu ! » répondit nonchalamment le gendarme. Il était dans le champ derrière la maison. Quand il a entendu crier, il s'est échappé

tout bêtement. Il a eu peur. Il est curieux cet Augustin, tu sais. Non pas de s'être enfui, bien sûr, on peut le comprendre. Mais je le trouve étrange comme enfant. Il ne parle pas... » L'instituteur avait d'autres questions à poser à Jacques, il l'interrompit : « Mais tout le monde a dit qu'il était présent quand son père a tué sa mère ! » Reprit Paul, ce que Jacques réfuta ardemment.

Paul voulait absolument savoir où était son élève en ce moment, il désirait le voir. Il s'inquiétait de sa santé et peut-être pourrait-il l'inciter à revenir à l'école, au moins à la rentrée.

« Le drôle est chez la sœur de sa mère, tiens la question ! » répondit Jacques en se mettant debout. La fin de la matinée étant très proche, il n'allait pas tarder à être relevé et il devait retrouver son épouse.

Paul ne savait pas qui était la tante d'Augustin et le gendarme venait de partir sans lui en avoir dit plus.



Sur la place du village, Paul se demandait qui pourrait lui dire où

trouver Augustin. Après réflexion, il eut une idée qui semblait pourtant couler de source.

« Que je suis bête, Jérémie, en tant que médecin, est bien placé, pour ça. Il a certainement vu le gosse chez sa tante après le drame. »

Vu l'heure, il pouvait aller se restaurer tranquillement, il téléphonerait à son ami tout de suite après.



En rentrant chez lui il appela sa fille pour savoir comment elle allait et prit le prétexte de lui donner des nouvelles de sa mère. La santé d'Elisabeth était satisfaisante. Phébade venait de vendre à prix d'or une toile dont Paul n'aurait voulu pour rien au monde, mais c'était tout de même une bonne nouvelle.

Après s'être fait mijoter quelques légumes accompagnés d'un filet de poulet aux herbes, Paul vit qu'il était treize heures trente et qu'il pouvait appeler son ami médecin, sans risquer de le déranger.

« C'est Marie Demange sa tante. » Lui avait répondu Jérémie sans hésitation. Elle habitait dans le village voisin à trois kilomètres, dans une petite longère aux volets bleus. Elle vivait avec son mari, Eric Demange qui était agriculteur dans ce village. Des gens simples et très bien.

Après l'avoir remercié, Paul raccrocha et décida d'aller l'après-midi même, rendre visite à cette Marie Demange, espérant y rencontrer Augustin.

Le soleil l'incita à partir à pied, trois kilomètres ne lui faisaient pas peur. C'est donc par le chemin des écoliers, que l'instituteur se dirigea vers son objectif.

Paul trouva facilement le lieu de résidence des Demange. Quand il tira sur la chaînette afin d'entendre tinter la clochette accrochée près de la porte, il vit qu'elle était ouverte.

Sa curiosité l'emporta. Il ne sonna pas. Il fit un pas dans la maison, prudemment. « Il y a quelqu'un ? » Demanda-t-il tout fort. Personne ne lui répondit, la demeure paraissait déserte.

« Pourvu qu'un nouveau drame ne soit pas arrivé » se disait-il défaitiste ?

Voyant que nulle âme ne semblait vivre dans la pièce principale, il ressortit et il fit le tour de la maison sans avoir plus de succès.

Faire trois kilomètres à pied pour ne trouver personne, ce n'est vraiment pas de chance.

Paul retourna sur le palier et s'arrêta devant la porte d'entrée, car un chien se précipitait sur lui en aboyant à qui mieux mieux, suivi d'un individu aux vêtements rapiécés et à « l'allure pastorale » se dit Paul.

L'homme siffla entre ses dents pour faire taire le fauve qui partit aussitôt derrière la maison.

« Bonjour, je m'appelle Paul Valaite et je suis instituteur. »

L'homme le regarda une seconde, accepta de lui serrer la main sans un mot, puis il pénétra dans la maison, toujours sans prononcer la moindre parole.

Paul ne savait pas s'il devait le suivre ou rebrousser chemin, l'accueil ne pouvant être qualifié des plus chaleureux.

De l'intérieur de la bicoque se fit entendre un tonitruant « Entrez, venez prendre un godet ».

C'est le temps qu'il avait fallu au paysan pour jauger de la confiance qu'il pouvait porter à Paul, qui ne se le fit pas dire deux fois et entra avec plaisir.

Le verre de rouge servi, sans un mot encore, Monsieur Demange, puisqu'il s'agissait de lui, le vida d'un trait avant de s'en verser un autre. Il fit signe à Paul d'en faire de même afin qu'il puisse remplir le sien en même temps.

Pour affirmer sa bonne volonté, notre instituteur but le premier verre d'un coup, comme son hôte, et eut du mal à ne pas montrer que l'aigreur du liquide lui nettoyait les boyaux de façon fort déplaisante. Il se demandait déjà comme il pourrait faire pour éviter d'ingurgiter la deuxième rasade.

Impatient de poser ses questions, il commença « Je viens... »

Eric Demange leva une main en signe de silence, but son deuxième verre jusqu'à la lie, le reposa sèchement, fit claquer sa langue, ouvrit un large sourire et dit

« Alors, vous venez pour Augustin, je suppose. »

Enfin, Paul allait savoir.

Il acquiesça, mais le rustre lui faisait encore signe de boire, ce que Paul se résigna à faire, avec une grimace à peine dissimulée, ce qui fit rire l'homme.

« Je vois que vous êtes prêt à faire n'importe quoi pour avoir des réponses. Personne n'aime ma piquette, sauf moi ! Alors maintenant, dites-moi, que faites-vous ici exactement ? »

Paul, gêné, s'éclaircit la gorge et commença « Je suis l'instituteur... »

« Ca je le sais déjà » l'interrompit Monsieur Demange, « Allez au but »

« Où est Augustin ? Comment va-t-il ? Va-t-il retourner à l'école ? »

« Ben vous alors, quand vous parlez, on ne vous arrête plus » répondit son interlocuteur en finissant un troisième godet.

« C'est mon beau-frère qui a tué ma belle-sœur, la mère d'Augustin. Elle s'était fait engrosser par je ne sais qui, et le Victor n'a pas aimé ça, vous comprenez. » Il fit une pause afin de remplir d'acide le verre devant lui, le but encore en une fois et reprit « Marie-

Pierre, la sœur de ma femme, aimait les hommes que voulez-vous, c'est la nature, on n'y peut rien. Plusieurs fois elle m'a aguiché, la Marie-Pierre, vous savez, mais je suis honnête moi, je n'ai jamais trompé ma femme. Marie et moi on est comme les deux doigts de la main. »

« Les cinq doigts » Pensa Paul tout bas, ce qui fit sursauter monsieur Demange « Vous dites ? » après s'être excusé de l'avoir interrompu, Paul lui demanda de continuer.

« Victor n'était pas facile et il était très con en plus, je ne me suis jamais entendu avec lui ce type-là. »

Il hocha la tête pour montrer son dépit, fit une courte pause en signe de recueillement, mais il ne prit pas d'autre verre pour le moment.

« Je savais qu'il était brut de pomme » dit-il en éclatant de rire, Paul sourit pour encourager son interlocuteur et commençait à trouver l'entrevue un peu longue.

« Alors quand il a appris que sa femme était grosse, il est devenu fou. J'étais au troquet avec lui ce jour-là. C'est Marcel qui a lâché le morceau. Vous vous

rendez compte, Monsieur l'instituteur, tout le monde le savait sauf lui, le con ! »

Et dans la foulée, comme pour ne pas « perdre la main », il se resservit une rasade. La bouteille était presque vide.

« Bref, on n'a pas pensé qu'il passerait à l'acte, vous savez comment c'est dans les bars, on parle beaucoup, mais on ne fait jamais rien ! »

Non, Paul ne savait pas comment c'était dans les bars, mais ça n'avait pas d'importance, il hocha la tête en guise d'acquiescement et dit « Bien, mais parlez-moi du petit, comment a-t-il vécu ça ?"

« Très bien, il était ravi ! » Puis l'homme aussitôt se rapprocha de Paul, qui perçut une forte odeur de vinasse, et d'un air grave lui répondit « Bien sûr, qu'il a été choqué le gamin, vous croyez quoi ? Qu'il a dansé la gigue en apprenant que son père avait tué sa mère ? » Monsieur D e m a n g e a v a i t l e s y e u x q u i commençaient à rouler dans ses orbites, signe que la vinasse agissait déjà sérieusement sur le paysan.

« Il était dans le champ quand ça s'est passé. En entendant hurler sa mère, il a pris peur. Il est arrivé affolé pendant que je prenais une pause, ici même, sur cette chaise » et il fit le geste de montrer le siège sur lequel il était assis.

« Il faut dire qu'Augustin est un peu notre fils à Marie et à moi. Il a dû passer plus de temps chez nous que chez sa mère. Alors c'est normal qu'il soit venu à ce moment-là ».

Paul savait qu'Augustin était un enfant silencieux et qu'il jouait seul. C'était un gamin attachant et l'instituteur avait toujours regretté qu'il fût dans un tel contexte familial. Il venait d'apprendre avec un certain plaisir, qu'en réalité il vivait plus avec son oncle et sa tante, qu'avec ses parents-géniteurs.

« Et ensuite ? » Demanda Paul.

« Ensuite ? Quelle suite ? Augustin nous a tout raconté en pleurant vous vous en doutez bien. Ah ! il en a fallu des bises et des paroles pour le consoler, mon neveu ! Marie n'arrêtait pas, j'en étais tout retourné ! » Là-dessus, le père Demange se resservit un verre pour oublier ces moments difficiles.

« Ce n'est pas tout ça, mais je dois vous laisser, j'ai un métier moi ! »

Paul se leva et risqua une dernière question : « Merci pour tout ce que vous m'avez dit, mais est-ce que je peux voir Augustin ? »

Debout et légèrement chancelant, le paysan lui répondit qu'il n'avait qu'à attendre, le petit allait rentrer de sa promenade avec Marie.

« Avant le soir ! » Il avait voulu rassurer Paul, mais il était à peine quinze heures trente.



La pluie commençait à tomber en fines gouttelettes quand Paul se dit qu'il aurait mieux fait de venir en voiture, Dieu sait combien de temps il devra attendre.

« Mais s'il se met à pleuvoir, se dit-il, les promeneurs seront forcément poussés à rentrer ! »

Alors, il décida d'attendre encore un peu.



Il n'eut pas à le faire bien longtemps, car quelque dix minutes plus tard, il perçut les aboiements du chien. L'animal sortit de sa réserve. Il se précipita sur le chemin qui partait, en serpentant, dans un sous-bois.

Des jappements de joie accompagnés de paroles d'amabilités se firent entendre bientôt.

Une femme, suivie d'Augustin apparut sur le sentier, le chien gesticulant, courant et aboyant de plaisir autour d'eux.

Monsieur Demange est probablement chasseur, car l'animal était un magnifique épagneul breton, détail qui lui avait échappé lors de son arrivée.

Les nouveaux venus, comme la pluie, s'arrêtèrent net en voyant leur visiteur. Paul aperçut Augustin parler à sa tante et ils reprirent leur avancée vers la maison.

Marie tendit une main franche vers Paul et lui fit un large sourire. Augustin lui sourit à son tour, car il aimait bien son instituteur.

Ils échangèrent des banalités et Paul trouva Augustin changé, non qu'il eût

grandi en deux semaines, mais il avait un visage radieux, reposé, et avenant. Il n'était plus renfermé sur lui-même.



Ils entrèrent dans la maison et Marie proposa un café. « Je vois que vous avez rencontré Eric et qu'il vous a servi son tord-boyaux », dit-elle.

« Il fait toujours ça avec les gens qu'il ne connaît pas, c'est pour les tester ! » Reprit Augustin. Il n'avait, de mémoire d'instituteur, jamais dit autant de mots bout à bout en si peu de temps.

Quand le café fut servi et que les convives se furent installés autour de la table, Marie Demange prit la parole « Vous êtes là pour voir Augustin, je suppose. Je suis presque étonnée que vous ne soyez pas venu plus tôt. Il ne tarit pas d'éloges sur vous. Vous devez être quelqu'un de bien, je pense. »

Ces compliments gênèrent Paul qui ne sut pas quoi répondre. Alors, tel un miracle, Augustin se remit à parler « Monsieur Valaite est le meilleur instituteur que je connais ! »

Paul se dit que comme il n'en connaissait pas d'autres, la remarque était plutôt facile.

« Que je connaisse, Augustin, pas que je connais, la phrase du jeune garçon avait permis à Paul de prendre la parole.

« Comment vas-tu ? Tu sembles être en pleine forme. » Ce à quoi le gamin répondit qu'il était très bien chez tata Marie et tonton Eric, ils ne se disputaient jamais, et en plus Pollux, était son meilleur compagnon.

En entendant le nom du chien, Paul fut enchanté, comme le manège, car ça lui rappelait son enfance avec Margot, l'escargot et la vache dont les noms ne lui revenaient plus en mémoire, et Zébulon aussi... Paul avait l'impression d'être dans la maison du bonheur, tout semblait si simple dans cette ferme.

« Gustin habite avec nous depuis qu'il est tout petit, il a toujours préféré vivre ici. Ma sœur pensait qu'il était mieux avec nous. Il faut dire qu'elle avait épousé un homme difficile. Alors je crois qu'elle a passé sa vie à chercher le bonheur en dehors de chez elle. »

Elle fit une pause, un sourire bienveillant sur les lèvres et reprit « Le drame ne m'a pas étonnée, de la part de Victor, qui était un homme violent envers Marie-Pierre. Elle devait se soumettre à tous ses caprices et toutes ses colères qui étaient nombreuses. Alors voilà, pour protéger son petit, elle me le confiait la plupart du temps. Gustin, c'est un peu comme le fils que je n'ai pas pu avoir. »

Elle laissa échapper un petit soupir « C'est comme ça, et puis il est bien avec nous, il est libre et heureux, hein Gustin ! »

Le petit sourit, se leva et embrassa tendrement et longuement sa tante.

« Mes parents c'est eux, m'sieur. »

Paul, ému, reprit « Et tu reviendras bientôt à l'école, Augustin ? »

« Sûr, tonton dit que je dois y aller pour être un gars bien, plus tard ! »

Marie prit la parole à son tour pour compléter les propos de son neveu « Dès lundi, si vous voulez, du moins si vous croyez que c'est indispensable pour lui, d'y aller tout de suite. »

Paul se mit à réfléchir rapidement, bien sûr qu'il faut qu'il revienne, mais n'est-ce pas trop tôt ? Il doit être quand même perturbé et un peu de recul lui fera certainement du bien.

Du recul, il a eu pendant deux semaines et il paraît tellement différent en bien, plus posé et mature. Augustin était heureux. En fait, cette tragédie avait été bénéfique pour lui, car elle lui avait permis de se libérer d'un poids, en quelque sorte.

Alors c'est décidé : « Oui, dès lundi, si tu veux, Augustin, ça serait bien, je crois ».

Paul resta encore un moment pendant lequel il apprit que Eric et Marie allaient demander l'adoption du petit, qu'il avait sa chambre, pour lui tout seul, que le chien était SON chien et que Eric ne chassait pas.

Il vit, de plus, qu'Augustin connaissait le nom de tous les arbres, de tous les animaux et de toutes les fleurs de la forêt, qu'il aimait les grenouilles et se baigner, qu'il savait chanter et siffler aussi.

Paul nota surtout combien cet enfant, qui paraissait si renfermé, était en

réalité curieux de tout et d'une grande intelligence. Bref, Augustin s'était dévoilé aux yeux de son instituteur.

La fin de l'après-midi s'était passée dans une ambiance fortement chaleureuse et agréable et Paul eut presque de la peine à prendre congé.

« À lundi, Augustin »

« A lundi, Monsieur l'instituteur ».



Ce fut d'une humeur guillerette que Paul reprit le chemin du village et ne put s'empêcher d'observer autour de lui tout ce qu'Augustin lui avait décrit avec tant de passion. « Sacré Gustin ! » se dit-il un sourire aux lèvres.



Il arriva enfin sur la place de la bourgade. En passant devant le cabinet du médecin, vit que la lumière de son bureau était allumée. Peut-être que Jérémie était seul et qu'une visite de courtoisie serait la bienvenue après tous ces événements. Il entra donc dans la salle où une dame lui sourit pour le saluer. Il pensa qu'il pourrait attendre

un peu après tout, il ne lui restait rien d'autre à faire. Paul s'assit sur une chaise pour feuilleter un magazine.

Il n'eut pas à patienter bien longtemps, il avait à peine tourné deux ou trois pages que la porte du cabinet s'ouvrit laissant sortir un adolescent. Il rejoignit sa mère qui avait quitté son siège. Ils partirent tous les deux après avoir salué le médecin.

« Salut Paul, quelle bonne surprise ! Tu viens prendre le dîner que je t'avais préparé ? » Jérémie était blagueur et toujours bien disposé, surtout vis-à-vis de son meilleur ami.

« Qu'est-ce qui me vaut ces retrouvailles ? Tu n'es pas malade au moins ? Entre ! » Tout était dit.



Paul commença ses explications par sa visite chez Rose et François, l'intervention bénéfique de Ludovic à l'hôpital, puis il continua sur celle faite à Jacques, qui lui permit de retrouver Augustin.

Son passage chez les Demange conclut brillamment son exposé des faits des deux derniers jours.

« Eh bien, je vois que tu ne t'es pas ennuyé pendant tes vacances. »

Ils décidèrent de se revoir pour dîner le soir même et Paul quitta son ami.

De retour au nid, l'oiseau avait une surprise qui l'attendait sur son répondeur.

Chapitre VIII - Bérénice

B

érénice n'avait pas connu son

père qui avait quitté le foyer alors que sa sœur jumelle et elle, n'avaient pas un an. Leur géniteur était employé par la ville qu'il entretenait de son mieux. Comme l'annonce de l'agrandissement de sa famille lui avait fait peur, il préféra, après quelques mois de réflexions, quitter son travail et les siens, plutôt que d'assumer ses responsabilités paternelles.

Il fuit donc un soir, en catimini, le sac sur l'épaule, pour suivre son destin que nul ne connaît, aujourd'hui encore.

Leur mère, ne pouvant accepter la souffrance du départ de son mari, s'était crue obligée, pour le bien de ses filles, de le remplacer régulièrement par de nouveaux « papas » tout neufs et interchangeables à volonté.

Elle trouva pratique de se louer à ses amis, pour une durée que personne ne pouvait connaître au départ.

Le marché était simple : l'homme du moment payait les factures, avait le droit d'espérer fonder une famille et pouvait profiter du corps de madame Bellemont tant que cette dernière était d'accord.

Quand la lassitude la prenait, elle changeait de partenaire et recommençait cette fausse vie de famille, avec un autre de ses amis, pour peu qu'il eût suffisamment de revenus pour satisfaire toutes ses exigences.

Bérénice et sa sœur Eléonore ont donc vu défiler pendant leur plus tendre jeunesse, des mâles bien plus intéressés par les charmes de leur mère que par elles.

Du moins tant qu'elles étaient petites, car en grandissant, vous pensez bien que nombreux furent leurs « papas » qui portèrent une attention particulière à leurs « belles-filles », si j'ose dire.

Au bout d'un moment, madame Bellemont trouva que l'attrait de ses amis pour ses filles devenait trop gênant. Elle dut donc faire en sorte de changer de partenaire dès qu'elle s'apercevait que la concurrence de ses gamines était trop forte pour elle.

Eléonore n'eut pas le destin aussi bon que celui de Bérénice.

Un jour, la jeune demoiselle, entraînée par les ardeurs d'un « beau-papa » entreprenant, prit des pilules qui devaient les emmener au Septième Ciel. L'expérience avait dû être particulièrement réussie, car ils n'en revinrent jamais, ni l'un ni l'autre.

Folle de douleur, la mère des fillettes abandonna Bérénice qui n'avait que douze ans. Elle affirmait que de voir la jumelle encore vivante lui rappelait trop sa sœur décédée et que l'affliction lui était devenue insupportable.

Dire qu'elle l'avait abandonnée, était un bien grand mot, car cette mère si attentionnée, pensa que de la laisser en pension, lui permettrait de grandir sans être perturbée.

Madame Bellemont parvint ainsi à éviter la douleur de voir dans Bérénice, sa deuxième enfant disparue, et put enfin se livrer à ses parades amoureuses, sans avoir de concurrence à domicile.

La mère et la fille ne revirent plus.

Bérénice était seule au monde. Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle s'appliqua à faire en sorte, à l'âge adulte, de l'être le moins possible.

Elle était donc sans cesse à la recherche à la fois de ce père disparu, de cet amant inexistant et de la vie de famille qui lui faisait défaut.

Pauvre Bérénice !

Intelligente et rusée, elle s'intéressa aux sciences occultes. Parce qu'elle espérait retrouver son père. Elle s'imaginait que celui qui lui avait tant manqué pendant sa jeunesse viendrait frapper à la table pendant les séances pour lui dire où il avait filé et qu'ainsi ils pourraient se retrouver. Peut-être même que par un extraordinaire moment de transes, elle pourrait le voir afin qu'il lui dévoile l'endroit où il vivait.

Elle dut donc apprendre à faire tourner les tables en plus des têtes des jeunes écervelés, à tirer les cartes en même temps que les braguettes et aussi à jouer la médium tout en prévoyant l'avenir très proche des garçons qu'elle avait séduits.



Bérénice n'avait pas perdu son temps pendant ses vacances. Elle avait pris dans ses filets de son charme, un homme marié, nommé Frédéric.

Comme à la maternelle où elle travaillait, elle ne pouvait fréquenter que Paul, il lui vint à l'idée de faire le tour du bâtiment pour voir si l'école primaire n'avait pas d'enseignants de sexe masculin qui seraient à son goût.

Après avoir côtoyé de plus ou moins près les différents mâles, elle jeta son dévolu sur le professeur d'éducation physique prénommé Frédéric.

Le jeune garçon, qui n'avait pas encore eu le temps de passer la trentaine, avait pourtant trouvé celui de se marier.

Il était amoureux de sa femme et lui avait donné une très jolie fille. Le couple vivait en harmonie et se chérissait tendrement.

Ce que les deux époux n'avaient pas prévu, c'était la visite de Bérénice dans les murs de l'établissement pour les plus grands.

Quand Frédéric tomba nez à nez avec la charmante enseignante, la gêne que le choc occasionna se transforma bien vite en discussions. De fil en aiguille, ils se revirent souvent, mais volontairement à chaque fois. Ils se rapprochèrent et bien que Bérénice sut que son ami avait une compagne, elle n'hésita pas à lui dire que ça n'avait pas d'importance et qu'il fallait profiter de la vie et de toutes ses offrandes.

Bérénice présentait alors son corps et ses atours de telle façon que le pauvre homme trop faible ne pouvait que tirer parti des bienfaits de son existence.

Le manège dura plusieurs mois, le temps que l'épouse de Frédéric s'en aperçoive. Et comme cette dernière n'était pas d'accord pour partager son mari avec une inconnue, elle fit des pieds et des mains pour récupérer son bien. Tant et si bien que des lettres de plaintes furent envoyées au rectorat, à l'encontre de la jeune enseignante.

Bérénice était une fille charmante, vous l'avez vu.

En effet, c'est comme par un fait exprès sans cesse répété, qu'elle devait à la fin de chaque année scolaire, quitter l'établissement où elle avait trouvé enfin son amour, pour éviter que le scandale enfle.

Par comble de malchance, elle atteignait toujours le bonheur avec un homme déjà heureux par le mariage.

Chapitre IX - Soirée chez les Larcher

*R*evenons à Paul qui venait juste

de rentrer chez lui après sa visite à son ami Jérémie.

Quand il arriva, il constata que son répondeur clignotait.

Mademoiselle Picquepandoue devait se languir de ne plus le voir après deux semaines d'absence.

C'est pourquoi elle avait laissé un message, deux jours avant les retrouvailles officielles qui se feraient dans l'établissement scolaire que les deux adultes fréquentaient.

« Cette chère Philomène, pensa Paul, je dois lui manquer. » Il souriait béatement, s'imaginant être un homme que toutes les femmes désirent.

Il était loin de se douter de ce que ce message allait lui révéler.

C'est une Gisèle-Philomène Picquepandoue dans le plus total désespoir qui s'adressait à lui.

« Monsieur Valaite, j'ai besoin de vous. Plus exactement de votre avis, car je suis désemparée. Pouvez-vous me rendre visite chez moi demain dimanche, je vous y attendrai avec une grande impatience. Est-ce que vous pouvez venir pour déjeuner ? »

Elle avait parlé vite, sans respirer, puis, sans aucune formule de politesse, elle avait raccroché. Fallait-il qu'elle fût bien déconcertée en effet, pour ne pas s'inquiéter de savoir comment s'étaient passées les vacances de Paul.

Ce message était très intrigant quand même, l'instituteur commençait à se demander si les ennuis d'avant les congés n'allait pas de ressurgir.

Il voulut la rappeler, et décrocha le combiné. Il fit le numéro de la vieille fille et attendit. Le répondeur se fit entendre, le priant de donner le motif de son appel. Il dicta un message succinct confirmant qu'il irait déjeuner chez elle, comme elle lui avait demandé, et il raccrocha.

Paul se sentit déstabilisé. Mademoiselle Picquepandoue, d'ordinaire si réservée, si posée et si réfléchie, avait laissé une

annonce qui montrait combien elle pouvait aussi perdre toute contenance.

Le deuxième message du répondeur émanait de Rose qui était d'excellente humeur, car François avait passé une bonne journée et sa résolution de cesser de boire de l'alcool avait été confirmée. Elle baignait dans le bonheur. Paul sourit, les ennuis qu'il craignait être de retour, ne semblaient pas avoir une nouvelle fois affecté son ancienne épouse.



Le rendez-vous avec Philomène était fixé au lendemain, le dimanche. Ce soir était samedi et il avait pris un autre engagement chez son ami le médecin du village.

Pas question cette fois qu'un évènement, aussi imprévisible fût-il, vienne perturber son invitation.

Il jeta un œil à la pendule alors qu'elle sonnait les vingt heures. Il était grand temps de partir.

Paul ne savait pas qu'il y avait d'autres personnes que Jérémie et lui à la soirée.

Quand il entra dans la cour de la maison de son ami Jérémie, la voiture de Jacques était garée, juste devant la porte.

« Après tout pourquoi pas, plus on est de fous, plus on rit » s'était-il dit en sonnant.

Madame Larcher vint lui ouvrir.
« Toujours charmante cette chère Adélaïde », se dit Paul en lui rendant son sourire.

Adélaïde était la femme de Jacques, le brigadier et frère de Jérémie.

Fille du célèbre colonel de gendarmerie Albert de Montalenvers et de Julienne Poisson, qui avait peut-être dit-on, un lien fort éloigné avec Madame la Marquise de Pompadour, Adélaïde n'avait jamais travaillé.

Digne fille de militaire, elle épousa Jacques Larcher qui ne parvint pas à monter dans la hiérarchie.

Ça ne faisait rien, car elle était toujours contente et souriante, cette mère de neuf enfants, qui constitueront c'est sûr, la majorité de la population du village.



« Mon cher Paul, on ne vous attendait plus ! » dit-elle avec sa façon un peu pointue de parler.

« Voulez-vous que je mette votre pelisse au vestiaire ? »

Cette chère Adélaïde, dommage que son expression fort châtiée ne permettait pas d'écart de langage.

Quand Paul pénétra dans le salon des Larcher, Jacques et Jérémie étaient déjà en pleine discussion qui semblait très animée. Ils tenaient chacun une flûte à la main.

La soirée s'annonçait bien. Les frères étaient très différents, mais s'entendaient à merveille. Qui était ami de l'un l'était forcément aussi de l'autre.

Adèle, comme la surnommait son époux, disparut tout de suite dans la cuisine pour s'occuper du repas. Bien que la soirée se passât chez Jérémie, Jacques et Adélaïde connaissaient les lieux parfaitement bien. Madame Larcher ne se mêlait que rarement des conversations des hommes. Elle aimait

concocter des petits plats et en recevoir les félicitations.

A l'entrée de l'instituteur dans le petit salon, la discussion monta d'un ton.
« Ah, Paul, toi qui es de la partie, que penses-tu de la décision du Gouvernement de mettre des distributeurs de préservatifs dans tous les établissements scolaires ? » Demandait Jérémie.

« Je vois que la discussion est de haut vol » se dit Paul, tout bas, « quant à être de la partie, je ne comprends pas ce qu'il veut dire par là. »

Les frères attendaient la réponse du dernier arrivant comme pouvant apporter de nouveaux arguments importants à la conversation.

Paul prit le temps de se servir une flûte de champagne, ce qui laissa à Jacques celui de dire « Pour moi, c'est inciter les jeunes à des excès et à prendre des risques, c'est grave, tu ne trouves pas ?

- Pas du tout, c'est de la prévention au contraire » rétorqua son frère en bon médecin qu'il était.

Il était indispensable d'avoir l'avis d'une tierce personne, ça allait sans dire.

Ladite tierce personne répondit « Je pense que vous avez raison tous les deux, en définitive tout dépend des jeunes qui les prendront. Vous avez des petits gâteaux apéritifs ? »

Que venaient faire les gâteaux apéritifs dans les préservatifs !

Les frères Larcher comprirent alors que le sujet n'était pas vraiment du goût de Paul. Ils feraient pas mal d'en changer.



Plus tard, la table fut dressée et servie par Adélaïde, et le dîner se passa très agréablement dans la bonne humeur.

Tout ce petit monde oublia ses soucis, car on parla de tout et même de rien.

Adélaïde était vraiment une femme d'intérieur hors pair. Discrète, elle savait quand même échanger son avis au bon moment ou reprendre son cher époux qui se laissait emporter dans des conversations sans fin. Jacques et Adélaïde, bien que fort différents, s'entendaient à merveille.

Pour vous donner une idée des sujets graves qui avaient dominé la soirée, je

peux vous en citer un qui n'était pas des moindres ; Jacques était parti dans un grand discours philosophique prouvant que s'il n'y avait pas eu de poule, elle n'aurait jamais pu pondre, il n'y aurait donc pas d'œuf, la poule était par conséquent bien à l'origine de l'œuf. Voilà, c'était dit et expliqué en long en large et même en travers. Le sujet qui n'était pas vraiment nouveau avait quand même eu l'heure de faire passer aux commensaux un bien agréable moment.

Un coup à la pendule fut le signal de la fin de la soirée.

Une flûte de champagne, un ou peut-être deux verres de bordeaux et une Fine pour accompagner le café, et voilà notre Paul assez gai pour se coucher très fatigué.

Chapitre X - Philomène.

*L*a nuit fut lourde pour Paul à cuver tout l'alcool de la veille. Cette fois, ce n'était pas au restaurant qu'il allait voir Philomène pour déjeuner, mais chez elle, dans sa vieille ferme, celle de ses parents.

Il prit le temps de se délasser plus que d'habitude sous sa douche, but son café qui était toujours aussi mauvais et vit qu'il n'était que dix heures et demie à sa montre.

Son téléphone avait dû être muet toute la soirée, car aucun message n'était présent sur son répondeur.

Paul regarda les informations qui n'annonçaient rien de particulier et ne parlaient pas des fameux distributeurs de préservatifs de la veille. Cette pensée le fit sourire.

Paul ne voulait pas se présenter les mains vides, c'est pourquoi il alla chercher des fleurs : des lys blancs et colorés. « Pourvu qu'elle aime les lys,

Mademoiselle Picquepandoue dite Philomène » se demanda Paul.

Il partit à pied, mais d'un bon pas, vers la maison de son hôte. Quand il arriva et contrairement à ce à quoi il s'était attendu, il trouva une Philomène tirée à quatre épingle et souriante.

Elle le guida jusqu'à la salle de séjour, prit les fleurs marquant un plaisir non feint et ils commencèrent l'apéritif.

Paul espérait que son hôte lance le sujet pour lequel il était venu, mais il dut attendre, car Gisèle-Philomène ne semblait pas encore décidée à l'aborder.

Ils discutèrent alors de leurs vacances. Paul raconta de sa visite chez ces parents, omettant de parler de la maladie de son père afin de ne pas gâcher le moment, puis il enchaîna sur le fait qu'il allait devenir grand-père, ce qui fit grimacer la demoiselle.

« Ca va me donner un coup de vieux » Paul espérait en savoir un peu plus sur la vie de la Philomène, mais elle ne broncha pas, alors il osa demander : « Vous avez des enfants ? »

« Pour ça, il aurait fallu qu'il y ait un père, vous savez... » Le sujet était clos, Paul choisit de parler d'Augustin.

Philomène aimait bien le jeune garçon.

« Il est taiseux, mais il est sincère. J'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de parler avec lui. Enfin, quand je dis parler, tout est relatif. Il était dans ma classe quand il était tout petit. Un jour, il s'est présenté avec la marque d'un coup sur le visage. » Philomène prit un moment pour se remémorer l'instant.

« Je me souviens de l'avoir regardé pour comprendre qu'il avait été battu. De lui même, il s'est approché de moi et il m'a expliqué franchement et sans détour que son père lui avait donné une gifle, juste parce qu'il était ivre, comme ça, pour savoir ce que dirait le gamin. Augustin n'a pas pleuré, il n'avait que cinq ans. » Une larme perla aux commissures de l'œil de l'enseignante. Elle reprit « En voyant mon effroi, il m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'il avait l'habitude et que son père ne savait pas ce qu'il faisait. Vous rendez-vous compte à son âge ? » Paul ne connaissait pas cette histoire. Est-ce que Philomène avait porté plainte pour venir en aide à l'enfant ? « Je n'ai rien dit, j'ai peut-être eu tort, mais je me suis tu. Car Augustin me l'a demandé. Il ne voulait pas que son père ait des problèmes. » Madame Picquepandoue

esquissa un sourire. Elle se saisit du plateau et proposa des gâteaux apéritifs. Paul en prit un pour donner le change. « Depuis ce jour, Augustin et moi, nous avons un secret. Il m'a souvent remercié de n'avoir rien dit. En échange, il acceptait de me parler plus qu'aux autres. Ca lui faisait du bien et moi je me sentais aimée. »

Puis ils passèrent à table. Gisèle avait mis les petits plats dans les grands. Voulait-elle faire bonne impression à Paul ou déjeunait-elle ainsi tous les dimanches ? Quoi qu'il en soit, le saumon à l'oseille, puis le gigot d'agneau aux haricots faits maison, avaient de quoi séduire, un peu de fromage là-dessus et ils entamèrent une forêt noire, faite maison elle aussi. Paul découvrit ce jour-là les talents incontestables de cuisinière de son hôte.



Le sujet pour lequel il était venu n'avait toujours pas été abordé et Paul commençait sérieusement à se demander s'il ne s'agissait pas tout

compte fait, d'une excuse pour qu'ils se rencontrent.

C'est finalement le moment du café que Philomène choisit pour exposer les raisons de son invitation.

« Je vous ai prié de venir, Paul, car j'ai confiance en vous. Je sais que ce que je vais vous dire vous paraîtra futile, mais pour moi c'est important. Quand j'étais petite, j'ai surpris à plusieurs reprises, mes parents qui parlaient de leur argent caché. D'après ce que j'ai compris, ça devait représenter une grosse somme. Au moment de leurs morts, je n'ai rien trouvé, j'ai retourné toute la maison de fond en comble. Il n'y avait absolument rien. Pourtant je suis certaine de les avoir entendus parler d'un trésor. » La demoiselle s'interrompit pour observer Paul qui l'écoutait attentivement, il ne voyait pas où elle voulait en venir.

« Vous êtes bien placé pour savoir qu'une institutrice ne gagne pas vraiment des cents et des milles, et comme j'aimerais avoir une retraite sans soucis, je pensais que cet argent me serait utile.

Et puis, savoir qu'il y a une fortune cachée quelque part dans cette maison et ne rien trouver me fait perdre la tête. Avec les années qui passent, mon obsession devient de plus en plus oppressante. Vous comprenez, Paul, je vais finir folle. »

Elle fit une nouvelle pause pour prendre une gorgée de café, jeta un œil à Paul pour guetter sa réaction. Il était impassible et avait toujours du mal à voir où elle voulait en venir, ce trésor ne devait être sûrement que le fruit de son imagination.

« Mon père comme ma mère étaient enfants uniques. Ils ont hérité de leurs parents, non seulement cette maison, mais des biens mobiliers et financiers, j'en suis certaine. Mes grands-parents étaient aisés. Quand mes parents sont décédés, j'ai dû emprunter pour régler les droits de succession, vous trouvez ça normal vous ? Il n'y avait quasiment rien sur leur compte en banque. »

Paul prit la parole « Vos parents sont morts il y a trois ans, il me semble. Et pendant tout ce temps, vous avez cherché où ils avaient pu cacher leur

argent sans rien trouver. Etes-vous vraiment certaine que vos grands-parents étaient riches ? Vos parents ont peut-être tout dépensé. Je ne sais pas, moi, ils l'ont peut-être enterré ce trésor. Et puis ils vous en auraient parlé s'il y avait eu quelque chose, vous ne croyez pas ? Franchement, pensez-vous que de mettre votre santé en jeu pour un soi-disant trésor qui reste introuvable, soit raisonnable ? »

Philomène venait de reposer sa tasse, regarda Paul droit dans les yeux « Je vois que vous ne me croyez pas, je pensais que vous étiez mon ami. »

Paul s'avança sur son fauteuil et lui expliqua qu'il essayait de l'aider et que son caractère très cartésien l'incitait à voir les faits tels qu'elle lui avait relaté. Le jeu n'en valait pas la chandelle, la santé est précieuse et son salaire d'institutrice pouvait lui suffire pour vivre.

« Vous ne comprenez pas, Paul, que depuis toute petite j'entends parler de ce trésor, qu'il me hante et m'empêche de dormir. Il m'obsède tous les jours un

peu plus. En fait Paul, pour tout vous avouer, j'ai peur de devenir folle... »

L'aveu était fait et Paul Valaite ne savait plus quoi dire. Fallait-il qu'il l'incite à consulter un psychologue ou devait-il l'aider à chercher un magot qui ressemblait plus à une chimère qu'à un coffre ?

Voyant son interlocutrice gênée, tortillant ces doigts d'angoisse, il comprit que la situation était grave, l'obsession tournait effectivement à la démence.

Mademoiselle Picquepandoue était folle ! Paul ne pouvait pas y croire et il devait faire quelque chose.

« En avez-vous parlé à quelqu'un de ce trésor ? Avez-vous vu le docteur Larcher pour avoir un avis médical ? »

Philomène répondit qu'elle n'avait pas consulté de médecin, que c'était son secret et que personne d'autre qu'elle n'était au courant. « Sauf... »

Paul était suspendu aux lèvres de la vieille fille, sauf qui, si elle avait mis quelqu'un au courant, ça changeait tout, Philomène a été volée, voilà tout ! Paul,

en un éclair, avait échafaudé une hypothèse.

« Sauf Mademoiselle Bellemont » Lâcha Philomène dans un souffle. Elle leva les yeux vers l'instituteur qui ne savait pas quoi dire.

Paul était interloqué, comment Bérénice pouvait être au courant, les deux femmes ne pouvaient pas se voir, leur animosité était de notoriété dans tout l'établissement scolaire et bien au-delà, et maintenant il apprend que Bérénice connaissait le secret détenu par Gisèle !

Devant la mine ébahie de Paul, la vieille fille reprit, de plus en plus gênée « J'ai honte, vous savez, je suis désolée. J'avais été mise au courant par Frédéric, le professeur d'éducation physique du collège, que Mademoiselle Bellemont pratiquait le spiritisme. Une idée folle m'a traversé l'esprit. Si je pouvais entrer en contact avec mon père ou ma mère, ils me diraient bien où est cet argent, alors forcément qu'il fallait en parler à Mademoiselle Bellemont. »

C'est pourquoi, un jour, la vieille fille prit la décision de prendre contact avec

la jeune institutrice afin qu'elle organise une séance de spiritisme. D'abord, Bérénice avait refusé, leurs relations étant mauvaises, ça ne pouvait pas marcher. Puis au fil des semaines, Gisèle et Bérénice avaient fait le premier pas l'une envers l'autre et l'extralucide amatrice considéra que l'expérience pouvait être tentée, tout dépendait du sujet et du montant de la rémunération.

C'est pourquoi Philomène avait retiré un peu de ses économies et elle avait détaillé à Mademoiselle Bellemont la raison de sa demande.

Cette dernière avait ouvert des yeux grands comme des soucoupes, un trésor expliqué par un défunt, voilà une expérience à ne pas manquer.

Peut-être faudra-t-il plusieurs sessions et un peu plus d'argent, c'est épuisant de faire parler les morts disait-elle.

D'abord, les séances ne donnèrent rien, contrairement à Philomène qui donnait toujours plus, pour rétribuer celle qui était devenue son « amie ».

Puis étrangement, Bérénice commençait à ressentir la présence d'un homme, mort il y a peu, un an ou deux ans, voire

trois ou quatre années, mais c'était le maximum.

A chaque fois que l'extra lucide percevait un début d'apparition, Philomène racontait tout, sur son père, sa mère, comment ils vivaient, tant et si bien que la voyante n'avait plus qu'à broder.

Gisèle « eut confirmation » donc que ses parents avaient un trésor enfoui, et qu'il faudrait plus de séances pour savoir où, mais les réserves financières de Mademoiselle Picquepandoe commençaient à être d'un avis différent, si bien qu'elle dût se résoudre à faire une pause.

Paul faillit faire tomber sa tasse, fallait-il que Philomène fût si naïve, ou était-elle simplement désespérée pour en arriver à dépenser ainsi toutes ses économies ? Comment n'avait-elle pas vu que Bérénice l'avait exploitée, qu'elle l'avait volée et qu'elle lui avait pris tout son argent ?

La situation en effet était très grave, non seulement son amie sentait la folie la gagner, mais en de surplus, elle venait de lui dire qu'elle s'était fait escroquer

toutes ses économies et par une institutrice, et de l'école en plus !

« Je vois pourquoi Bérénice ne pouvait pas rester dans un établissement scolaire plus d'un an », se disait Paul tout bas.

Il saisit à quel point Philomène était désemparée, il comprit enfin son désarroi, mais que pouvait-il faire ?

« Écoutez Philomène, comment avez-vous réglé les séances de spiritisme ? » Toujours en liquide évidemment, lui répondit-elle. « Est-ce que quelqu'un vous a vue aller chez Bérénice ? » Non, c'était à chaque fois, à la nuit tombée le vendredi, pour être plus réceptive disait-elle.

Le plus urgent était d'arrêter cette femme et qu'elle rembourse Philomène, pensait Paul et ensuite, pour la folie, on verra, il n'était pas venu pour rien finalement.

Chapitre XI - Monsieur Lapointe

A près bien des paroles

réconfortantes, Paul jura à Philomène qu'il allait réfléchir pour trouver une solution à son problème. De toute façon, ils se verrraient le lendemain, lundi, pour la reprise des cours. Mais surtout, il était important qu'elle ne parle pas de leur entretien à Bérénice, il ne fallait surtout pas la faire fuir. Voilà peut-être pourquoi Bérénice passait son temps à changer d'établissements scolaires.

Sur la route du retour, Paul était encore sous le choc de la révélation de cette histoire inouïe. Une escroquerie dans le village, sous le nez et à la barbe de tout le monde. Il savait Bérénice plutôt du genre « allumeuse », mais de là à deviner qu'elle n'hésitait pas à voler ses concitoyens, alors là, c'en était trop ! Puis Paul se prit à réfléchir plus longtemps. Et si d'autres du village avaient été escroqués par la belle Bérénice ?

De retour chez lui, il ne savait pas trop par où commencer. Allait-il mettre Jacques au courant sans preuve ? Il courait ainsi le risque de faire s'envoler l'oiseau. Parler directement à Bérénice lui semblait inimaginable, elle lui rirait au nez, elle dirait qu'il affabule et ça n'aboutirait à rien.

Il n'était pas policier, mais instituteur, c'est pourquoi ce genre de situation lui échappait totalement, mais il fallait sortir Philomène de l'ornière et mettre un terme aux malversations de Bérénice.

Quant au soi-disant trésor de son amie, alors là, il ne savait que penser. Philomène l'avait certainement inventé, autrement elle l'aurait trouvé depuis longtemps. Finalement, le plus important n'était pas le trésor, mais de faire en sorte que Philomène ne sombre pas dans la démence.

Ces vacances, Paul s'en serait bien passé. Ils étaient fin avril, il ne restait donc que deux mois pour résoudre le problème.



Afin de se changer les idées et comme le soleil rayonnait, Paul décida de partir faire un petit tour à vélo, bien que le fond de l'air fût encore frais, un peu de sport le réchaufferait.

Il pédala des kilomètres durant ne s'apercevant pas qu'il allait très loin. Il est vrai qu'en cette saison, le soleil nous faisant bénéficier de ses rayons plus longtemps, les journées nous paraissent plus longues.

Tout au long du chemin, mille pensées lui traversèrent l'esprit, tout se mêlangeait, l'école, son père, sa mère, François, la gendarmerie, le crime, Bérénice et Philomène.

Il était presque dix-huit heures quand il décida de rebrousser chemin en voyant qu'il était parti depuis plus de deux heures, ce qui le ferait arriver à la tombée de la nuit.

Le retour fut très difficile, il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait autant de vélo et ses jambes ne voulaient plus pousser sur les pédales. A force de volonté et d'efforts, il se retrouva enfin chez lui.



Paul passa une nuit agitée, et le lendemain matin, il marchait comme un canard, ses cuisses et ses mollets refusant de fonctionner normalement, manifestant ainsi contre les tortures qu'il leur avait fait subir la veille à vélo.

Après sa douche et son café quotidiens, il cessa de se plaindre de sa santé et se remit à penser à Philomène qu'il n'allait pas tarder à retrouver.

Il ne voyait pas ce qu'il pourrait lui donner comme conseil, car il n'avait, pour le moment, trouvé aucune solution satisfaisante.

Paul partit à l'école en se disant qu'il verrait bien, dans la journée, comment il allait s'y prendre.

En arrivant, il vit Bérénice, qui le gratifia d'un grand sourire auquel il répondit de la façon la plus hypocrite qui soit.

Philomène vint lui serrer la main, mais n'osa pas lui parler de « l'affaire ». Elle ne lui dit que des banalités, comme savoir s'étaient passées ses vacances, et

si sa santé était bonne. Personne ne devait être au courant qu'ils s'étaient rencontrés la veille.

Augustin arriva lui aussi, son cartable sur le dos, le sourire aux lèvres « Bonjour Monsieur Valaite, vous voyez, je suis venu, comme promis ! » Paul lui rendit son sourire. Il le complimenta d'avoir tenu sa parole et il partit, comme d'habitude, dans la salle réservée aux enseignants, consulter le courrier qui aurait pu y être déposé dans son casier durant son absence.

En regardant sa montre, il vit qu'il avait un quart d'heure d'avance et décida d'aller saluer le directeur, il estimait que c'était normal.



En arrivant au premier étage, il entendit une discussion virulente.

Une voix de femme parlait fort « Tu ne dois pas payer, tu lui as déjà trop donné Eugène, il faut refuser. C'est la dernière fois que je te le dis, Eugène ! »

Un silence très court suivit et le directeur répondit « C'est ma réputation qui est en jeu Hélène, j'arrive à la

retraite, je ne veux pas partir à cause d'un scandale. Tu peux comprendre ça quand même ? »

Paul s'était arrêté et attendait la fin de la conversation.

Les éclats de voix recommencèrent « Cette femme va te prendre tout ce que tu as, c'est ça que tu veux, partir à la retraite ruiné ? »

Monsieur Lapointe ne répondit pas et après une pause silencieuse, la porte s'ouvrit brusquement laissant passer Madame Bousi furibonde.

Elle arpenta le couloir et ne sembla même pas voir Paul tant elle était en colère. Les talons de ses chaussures martelaient le parquet ancien qui manifestait sa souffrance.

La porte du bureau était restée bâinte quand Paul se présenta après avoir attendu quelques secondes. Il voulait faire croire qu'il venait d'arriver. Il donna quelques petits coups suivis par un faible « Entrez » du directeur.

Ce dernier était derrière son bureau, les coudes soutenant sa tête. Quand il vit Paul entrer, il se remit rapidement droit

pour faire « comme si de rien n'était ». Paul Valaite demanda des nouvelles de son supérieur et de ses congés, pour savoir s'ils s'étaient bien passés et il l'informa que le petit Augustin était de retour.

Toutes ces nouvelles avaient eu autant d'effet sur Eugène Lapointe que si on lui avait parlé du temps en Chine.

Paul aurait aimé interroger le directeur sur Bérénice, de quel établissement elle venait, pourquoi elle en était partie après sa première année de présence. Mais le moment ne se prêtait pas du tout à ce genre de questions et Paul préféra donner son congé, prétextant le début des cours.



De quoi pouvaient bien s'entretenir Eugène et Hélène ? Une femme qui lui soutire de l'argent... Paul commençait à avoir son idée, mais Monsieur Lapointe ne parlera jamais tant que Paul n'aurait pas de certitudes. Il devait en discuter avec quelqu'un de confiance.

Il pensa immédiatement à Jérémie et nota dans sa tête qu'il irait le voir le soir même pour lui demander son avis. Il en

profiterait pour lui parler du secret de Philomène. Il sera de bon conseil. Dès lors, Paul fut pressé de finir ses cours pour se rendre chez son ami le médecin.

La journée se passa normalement, si ce n'est qu'Augustin avait changé du tout au tout. Il était devenu brillant, participait en classe et semblait vouloir se lier d'amitié avec les autres gamins qui ne demandaient pas mieux. « C'est fou ce que la vie peut changer un enfant, même en si peu de temps, il est métamorphosé, comme libéré d'un poids ! » Paul en était ravi.

Chapitre XII - Madame Bousi.

*L*a fin de la journée approchant, la cloche se mit à sonner et les enfants, comme une nuée de moineaux, s'échappèrent de l'établissement en piaillant très fort.

Philomène attendait Paul devant la porte de sa classe, impatiente de connaître la suite des événements.

« Je vous avais dit que nous ne devions pas en parler ici, si Bérénice nous entendait elle disparaîtrait aussitôt. »

En effet, à peine avait-il fini sa phrase, que la jolie jeune fille apparut à la sortie du couloir et s'approcha de Paul, ignorant Philomène.

« Vous avez passé une bonne journée Paul ? » Et la voilà qui faisait son numéro de charme, le beau Frédéric ne devait plus lui suffire. A moins qu'il se soit passé quelque chose pendant les vacances pour qu'elle cherche à nouveau à attirer Paul dans ses filets.

Philomène ne fit aucun commentaire, mais attendit que la perturbatrice s'en aille, « peut-être que de me tenir à côté d'elle écourterait ses avances » se disait-elle.

Mais il n'en fut rien et c'est Paul qui prit la parole « Oui, très bonne, merci Bérénice, mais j'ai du travail à faire chez moi ce soir et je ne dois pas tarder. Bonne soirée. » Il fit mine de partir avec Philomène, mais Mademoiselle Bellemont n'avait pas battu pavillon, elle s'accrocha à l'attelage et continua la conversation « On pourrait se faire un cinéma un de ces quatre tous les deux, tu te rappelles ? », elle se colla à Paul qui se sentit gêné. Puis en jetant un œil de défi à Philomène, elle reprit « et après, on pourrait aller chez moi, comme l'autre jour ».

Philomène faisait semblant de ne pas avoir entendu.

Bérénice devenait franchement embarrassante quand le directeur fit son apparition. Il s'approcha du trio et s'adressa à la jeune femme de façon molle et hésitante « Mademoiselle Bellemont, excusez-moi, mais vous pourriez venir me voir dans mon

bureau, s'il vous plaît, j'ai quelque chose à vous dire. » Son obséquiosité choqua Paul et son amie. « Quelle lavette susurra Bérénice en se retournant vers Paul pour lui décocher un de ses plus beaux sourires. « Bye chéri ! » Lui lança-t-elle.

Bérénice avait sorti le grand jeu, la comédie dans son intégralité ce soir, quelles étaient ses réelles intentions ? Avait-elle deviné que Paul était au courant des rendez-vous qu'elle avait eus avec Philomène ? Paul commençait à s'inquiéter, il était temps de prendre des décisions.



Sur le chemin, l'instituteur expliqua à Philomène qu'il avait pensé à un plan, mais qui n'était pas encore au point, et qu'il lui fallait être patiente, il s'occupait de tout.

Sur le perron, ils se souhaitèrent une bonne soirée et ils se séparèrent.

Il fallait que Paul voie Jérémie, car tout seul il n'y arriverait pas, ses idées étant trop confuses.

Un médecin ne finit pas ses journées à seize heures trente, il devait donc attendre le début de la soirée pour rencontrer son ami. Que la fin de l'après-midi promettait d'être longue !

De retour chez lui, il se fit un café et s'assit pour faire le point.

« Bon, Bérénice extorque l'argent à Philomène, elle sème la zizanie dans un couple et apparemment elle pose des problèmes à Monsieur Lapointe. Mais lesquels, un chantage peut-être ? »

Une idée lumineuse lui éclaira l'esprit ; il fallait qu'il aille acheter une tranche de foie chez monsieur Bousi, tout de suite, c'était indispensable !



En arrivant à la boucherie, comme il y avait la queue, il s'approcha d'un commis qui était en train de découper une pièce de bœuf. Il lui demanda s'il pouvait voir la patronne, car en tant qu'instituteur, il avait à lui parler.

Et ce n'est qu'après avoir dit ça qu'il se rendit compte de sa bévue, les enfants Bousi étaient au collège et son

intervention ne tenait pas. Ce qui ne gêna en aucune manière Christophe qui lui montra la pièce du fond en lui disant qu'elle faisait sa comptabilité derrière et il n'avait qu'à y aller.

C'était plus facile que prévu, s'était dit Paul, mais la partie la plus difficile va se jouer maintenant.

Tout le monde se doutait que Madame Bousi avait une relation privilégiée avec Eugène Lapointe, mais le boucher n'en n'avait jamais pris ombrage. Il disait que les ragots sont comme les femmes, bêtes et inconsistants, son Hélène était trop moche pour séduire quiconque.

Paul se dirigea donc vers la petite pièce où il trouva la « Belle Hélène » fort occupée à faire ses comptes, tout en ingurgitant un saucisson, dont la taille pouvait laisser croire, qu'à lui tout seul, il allait mettre en faillite la boutique.

« Bonjour Madame Bousi, je suis désolé de vous déranger pendant vos calculs, mais je souhaiterais m'entretenir un moment avec vous. » Elle leva ses yeux vers Paul, lui fit un superbe sourire à faire fuir les plus entreprenants des

amants et lui adressa un signe de prendre place en face d'elle.

« Que me vaut votre présence, cher Monsieur Valaite ? » Dit-elle la bouche encore bien remplie.

Paul perçut monter en lui un haut-le-cœur. Il se reprit immédiatement. Il ne savait pas quoi dire, sa décision de venir rendre visite à la maîtresse du directeur d'école avait été prise de façon si soudaine qu'il n'avait pas préparé son entretien. Il devait composer rapidement pour tenter d'en apprendre plus sur Bérénice. Avait-elle quelque chose à voir avec la dispute qu'il avait entendue le matin ?

« Si je suis là, c'est parce qu'on m'a dit que vous étiez de très bons conseils. » La femme se mit à glousser. « Alors voilà... » Il fallait vite trouver quelque chose. « Je m'apprête à faire un grand repas avec mes collègues et je voudrais savoir si vous connaissez leurs goûts en matière de charcuterie pour ne pas me tromper, vous comprenez ! »

L'argument lui parut futile et avait, selon lui, peu de chance d'être crédible. Mais la femme du boucher sembla emballée par le projet et commença à se trémousser sur sa chaise qui en souffrit terriblement, au point qu'elle laissa échapper des grincements de douleur.

« Vous avez bien fait de venir me voir, je connais tout le monde au village. » Elle s'était penchée en avant et son décolleté se présenta à Paul comme s'il s'était trouvé soudain devant un trou béant.

« Monsieur, votre directeur adore les bouchées à la reine, les rillettes, les saucisses et le pâté en croûte. C'est ce qu'il préfère. »

« Et Mademoiselle Picquepandoue ? » soumit Paul. « La vieille fille, elle n'aime rien, peut-être du jambon, mais vous aurez du mal, avec elle, à lui faire plaisir, croyez-moi ! »

Paul fit un sourire ravageur accompagné d'un clin d'œil complice au monument, afin de la mettre en confiance. Maintenant il fallait jouer finement.

« Et Mademoiselle Bellement, peut-être n'avez-vous pas eu le temps de la connaître... »

Madame Bousi semblait avoir oublié les problèmes que Bérénice posait à son amant.

« Oh, je la connais bien, elle vient souvent acheter des saucissons et du mouton. » Paul pensa qu'il fallait en profiter et tenta « Vous la trouvez comment cette institutrice ? Pour ma part, je la trouve curieuse, même un peu fière, vous ne croyez pas ? »

Et le voilà qui recommençait avec ses sourires enjôleurs pleins d'espoirs d'en connaître davantage.

« Entre nous, je ne peux pas la voir, elle raconte plein de méchancetés sur tout le monde, si vous saviez... » Encouragée par la mine épanouie de Paul qui s'était approché d'elle comme pour entendre une confidence, la bouchère continua de plus belle « Il paraît qu'elle fait des choses chez elle, je ne sais pas quoi, mais ça doit être terrible ! On dit même que c'est un homme, mais je n'y crois pas bien sûr, je ne suis pas stupide ! »

« Certainement non » Confirma Paul sans conviction, il insista « Je pense qu'elle a un mauvais fond. » Comme l'instituteur abondait dans son sens, la bouchère se sentit emballée.

« C'est évident monsieur Valaite, elle est prête à faire chanter n'importe qui, c'est une vipère ! »

La femme bien en chair venait de se lever, emportée par son enthousiasme encouragé par Paul. Elle s'arrêta net, s'apercevant qu'elle en avait trop dit.

« Du moins, c'est ce qu'on raconte, mais vous savez, moi les ragots, je n'y fais pas attention ! Il ne faut pas donner du crédit à tout ce qu'on entend dans le commerce. On n'en sortirait pas autrement ! » finit-elle par dire.

Paul la rassura « C'est évident, Madame Bousi, c'est évident. » Et il la salua bien, avant de prendre congé. L'entretien avait été très bien mené se dit-il un sourire radieux sur les lèvres.

Il avait la confirmation que Bérénice faisait chanter le chef de son établissement, mais pour quelles raisons ?

Décidément, cette jeune fille n'était pas très recommandable.

Dix-sept heures quarante-cinq, il allait pouvoir rendre visite à Jérémie.

Chapitre XIII - Jérémie.

P

aul se rendit directement au cabinet du médecin en quittant le boucher.

La salle d'attente était peuplée de trois patients ce qui voulait dire qu'il ne pourrait pas avoir un entretien avant une heure. Il ressortit et se demandait ce qu'il pourrait faire pendant ce temps quand son téléphone portable vibra. « Tiens, je l'avais oublié celui-là. »

Seule Elisabeth en connaissait le numéro et c'est avec une certaine appréhension qu'il prit la conversation.

« Elisabeth, ça va ? » Mais ce n'était pas sa fille qui lui répondit, c'était Phébade.

« Ne vous inquiétez pas, Monsieur Valaite, Elisabeth m'a donné votre numéro de mobile et je voulais savoir s'il était encore bon. Je faisais un essai. »

Paul respira, il avait craint une mauvaise nouvelle.

« Elisabeth va bien ? »

Son futur gendre lui répondit qu'elle avait rencontré son gynécologue le

matin même et que tout allait pour le mieux, du moins vu son état et qu'elle devrait probablement se mettre au lit pour les derniers mois de sa grossesse afin d'éviter tout problème. Mais tout allait bien.

Ils se souhaitèrent une bonne soirée, et Phébade dut promettre une fois encore de prévenir Paul s'il se passait quoi que ce soit.

L'émotion le décida de se rendre, pour la première fois au troquet du village, prendre un café en attendant de rencontrer Jérémie.



La salle était de belle taille, le comptoir brillait de mille feux, probablement car il était astiqué toute la journée par les coudes des piliers de bar.

« Monsieur l'instituteur, quelle bonne surprise ! » La surprise ne fut pas vraiment grande pour Paul, quand il vit que celui qui l'interpellait était Eric Demange, l'oncle d'Augustin.

« Je ne vous avais jamais vu ici, il faut dire que je travaille beaucoup aux champs ! »

Paul s'en voulut d'être venu boire un café, mais il était trop tard. Il dut, pour ne pas vexer son interlocuteur seul dans la salle avec le patron, prendre un ballon de rouge. Monsieur Demange partit d'un grand rire qui résonna dans le troquet vide. Sans doute avait-il fait une remarque amusante, mais Paul n'en avait pas pris note.

La compagnie du paysan permit à Paul de ne pas voir passer le temps. Ce n'est qu'après dix-neuf heures qu'il en sortit, un peu éméché, mais que voulez-vous la notoriété, il faut l'entretenir !



Paul emprunta à nouveau le chemin du cabinet médical, et cette fois, il n'y avait plus personne dans la salle d'attente.

« C'est toi Paul ? Entre »

Jérémie avait comme une sorte de don de double vue se dit Paul sur le moment.
« Qu'est-ce qui me vaut ta visite, le repas n'était pas bien hier soir ? » Jérémie était en train de nettoyer et de ranger son lieu de travail.

« Je suis venu pour te demander des conseils, Jérém', car je suis embêté et toi seul peut m'aider. »

Devant le ton solennel, le médecin prit place sur son fauteuil. Il commençait à s'inquiéter « Que t'arrive-t-il, ça fait longtemps que tu ne m'avais pas parlé comme ça. Depuis que tu as décidé de ton divorce en vérité. »

Paul expliqua la situation de Philomène, de son chef et de sa maîtresse. Il demanda à Jérémie ce qu'il en pensait.
« Effectivement, ce n'est pas très simple. Tu sais, je crois que Philomène se fait des idées sur le magot de ses parents, il faudrait qu'elle vienne me rendre visite pour que je l'ausculte et que je la rassure.

En ce qui concerne son fric qu'elle a laissé chez ton extralucide, j'ai bien peur qu'il soit perdu. A moins que ta voyante l'ait mis de côté sur un compte pour en faire des petits, mais ça, j'en doute.

Pour ce qui est de Monsieur Lapointe, ton directeur, je suis d'accord avec toi, il est sous l'emprise de cette diablesse qui le fait chanter.

Je le connais bien Eugène, il n'est pas très vaillant, il est même pleutre, fourbe

et lâche. Un brave homme quoi, et je pense que ton amie Bérénice a bien cerné le personnage. Elle a dû lui laisser croire que le boucher allait se venger s'il apprenait que sa femme le trompait. Il n'en faut pas plus pour faire trembler ton directeur. Il n'a pas dû hésiter beaucoup pour cracher au bassinet.
Il n'a même pas pensé que tout le monde le savait et que le mari n'y croyait pas...
En plus, il est naïf l'Eugène ! »

Paul écoutait avec attention, le compte rendu de Jérémie.

« Maintenant il va falloir trouver une solution », dit Paul. « Tu as une idée, car j'avoue que moi, je ne sais pas. J'avais d'abord pensé à prévenir Jacques, ton frère. Mais alerter la gendarmerie sans preuve c'est comme pisser dans un violon ».

Jérémie reprit « J'ai toujours aimé les très belles images que tu utilises pour illustrer tes propos, mon cher Paul, mais tu as raison. On peut tout de même mettre Jacques au courant, à titre privé évidemment. Tu as visité sa maison ? »

Paul était interloqué « Visité sa maison, à qui, à Bérénice ? Tu me prends pour

qui ? » Puis après un moment de réflexion il reprit « Enfin, j'y suis allé une fois ou deux si c'est ce que tu veux dire, pour la raccompagner après le cinéma, mais on s'éloigne du sujet tu ne crois pas ? »

Une pause silencieuse se fit, les deux hommes tournaient le problème dans leur tête.

Puis Paul eut une idée « Et si j'allais demander carrément à Monsieur Lapointe de témoigner contre elle, tout serait tellement plus simple. Je l'emmène à la gendarmerie, il porte plainte, Bérénice est arrêtée et elle avoue le reste ! »

La réflexion fit sourire le médecin qui rétorqua « Mon pauvre Paul, mais il ne témoignera jamais ton chef, tu sais que c'est un poltron. Il aurait trop peur que, faute de preuve, elle soit libérée et qu'elle se venge. Non, il ne dira jamais rien. Et puis, il ne prendra jamais l'initiative de parler de sa liaison avec la femme bouchère, il se fait des idées et s'imagine que personne n'est au courant. Je crois que cette piste est mauvaise. Peut-être après, quand l'escroc sera arrêté pour des faits plus graves et qu'il

sera sûr qu'elle ne peut pas s'en sortir, éventuellement, il viendra témoigner, mais je doute.

Va demander à Philomène de porter plainte aussi tant que tu y es. Pour que tout le monde sache qu'elle devient folle au point de parler à des morts, bon courage, elle n'est pas près de voir la gendarmerie. »

Décidément, trouver des preuves ou des témoignages semblait une mission impossible pour les deux hommes.

« Il faut la prendre sur le fait, tout simplement ! » Clama Jérémie heureux de son idée.

La main dans le sac, oui, c'était bien, mais comment ?

« Dis-moi Paul, tu ne m'avais pas raconté qu'elle en pinçait pour toi à une époque, c'est peut-être une piste... Tu vas chez elle, tu fais comme si tu ne pouvais plus te passer d'elle. Tu lui fais croire qu'elle hante tes nuits. Tu en fais beaucoup pour qu'elle te pense amoureux d'elle. Tu visites sa maison pour trouver des preuves et tu repars,

pas mal hein ! » Jérémie venait de réfléchir tout haut.

Paul n'avait pas l'étoffe d'un détective privé. L'idée de fouiller dans les affaires de quelqu'un ne le réjouissait pas du tout. Il préférerait nettement une solution de rechange.

« Alors, reprit le médecin qui ne manquait pas d'imagination, comme le beau-fils de Rose va passer des examens, je suis sûr qu'il s'inquiète de son avenir, tu ne crois pas ? La visite chez une voyante lui ferait certainement plaisir. D'autant plus qu'il est plutôt pas mal physiquement, ce qui pourrait lui permettre de séduire Bérénice et la faire parler. Il prend rendez-vous, il lui demande une séance de ta part. Il lui tire les vers du nez et le tour est joué ! »

Paul trouvait l'idée intéressante, mais de faire prendre des risques à Ludovic ne lui plaisait pas trop, sans compter que Rose ne serait probablement pas d'accord.

Jérémie défendit son point de vue en expliquant qu'il était majeur et qu'une visite chez une voyante n'avait rien de terrible.

Paul doutait encore « Mais comment va-t-il la faire parler ? » Le médecin assura qu'il allait y penser, mais que c'était pour lui, l'idée la plus intéressante.

Paul promit d'en dire deux mots à Ludovic. Quant à Jérémie, il préviendrait son frère.

Ils se quittèrent pleins d'espoir.

Chapitre XIV - Ludovic

Il fallait attendre mercredi pour que Paul puisse rencontrer Ludovic qui avait beaucoup de travail. Il préparait ses examens et avait peu de temps à lui consacrer. L'instituteur ne voulant pas déranger le jeune homme, il préféra appeler avant de partir lui rendre visite.

Paul prit le combiné du téléphone et composa le numéro de François. Rose n'était pas rentrée de l'hôpital, son beau-fils était donc seul.

Ludovic confirma les bonnes nouvelles concernant son père. Sa santé s'améliorait d'autant plus qu'il refusait obstinément de boire la moindre goutte d'alcool. La famille passait bien par des moments difficiles entre dépression et mauvaise humeur de François, mais il tenait bon. Le jeune homme était fier de son père.

Après avoir accueilli ces excellentes nouvelles comme il se doit, Paul lui dit qu'il aurait besoin de lui pour un projet

un peu particulier. Il aimerait qu'ils en discutent le mercredi suivant, dans l'après-midi. Ludovic n'ayant pas eu droit à de plus amples explications raccrocha très pressé d'apprendre sur quoi portait ce fameux "projet".



Le rendez-vous pris, Paul dîna d'une soupe et d'un morceau de fromage. Il lut un roman pour se distraire et se coucha tôt ce soir-là. Mais le sommeil ne venait pas, il avait trop d'idées en tête et ne savait pas pourquoi, mais le souvenir de sa chute et des "prémonitions" lui étaient revenus. Ça faisait longtemps qu'il n'en n'avait pas eu. Il espérait que c'était fini, qu'elles avaient juste été le fruit de son imagination dû au choc.

Des craintes naissaient au sujet de Ludovic. Et si les choses tournaient au vinaigre, si Bérénice devenait agressive pendant la séance, elle pourrait faire du mal au jeune homme, il n'était pas très costaud après tout... Le sommeil avait fini par gagner Paul.



Le lendemain, mardi matin, il partit pour l'école en espérant que cette journée ne lui réservera pas de mauvaises surprises.

Pourtant, la première chose qu'il apprit n'était pas forcément de bon augure.

Bérénice était absente ce matin-là, ce qui eut pour effet d'inquiéter Paul et Philomène. « Se doutait-elle de quelque chose ? Est-ce que son absence avait quelque chose à voir avec l'intervention du directeur, la veille au soir ? » Paul espérait qu'elle n'avait pas fait ses valises, ce qui aurait mis son plan à l'eau.

Philomène ne savait pas non plus pourquoi l'aigrefin n'était pas présent et l'angoisse se lisait sur son visage quand Paul arriva.

« Elle ne va pas tarder, il reste encore cinq minutes avant le début des cours. Je crois Philomène, que nous nous faisons des idées, elle a juste un peu de retard » Retard qui dura toute la matinée.

Sur le coup de midi, les deux amis se retrouvèrent et n'eurent pas de réponse. Personne ne savait pourquoi Bérénice n'était pas venue, sa classe avait été mise sous la surveillance de Régis, le gardien.

L'instituteur avait conservé le numéro de mobile de la jeune femme. Il tâtonna pas mal avant de trouver son carnet d'adresses et le nom de famille "Bellemont". Fébrile, sans même savoir ce qu'il allait lui dire, il composa et attendit.

Les sonneries se perdirent dans le silence. Une, deux, puis cinq et le répondeur qui invitait à laisser un message.

Paul hésitait, ne sachant pas quoi dire, il raccrocha.

Il était au courant que Bérénice avait eu une courte aventure avec Régis en début d'année. Peut-être était-il au courant. Il se mit à la recherche du jeune homme et le trouva au milieu de « ses » élèves avant de les conduire à la cantine.

« Bonjour Monsieur Protais, la classe s'est bien passée ce matin ? »

Régis Protais avait vingt-neuf ans et aurait aimé être instituteur. Mais

n’ayant pas réussi les examens indispensables, il avait trouvé cet emploi par le biais d’une relation de ses parents. Il n’était pas très futé, le surveillant et gardien de l’école, mais il était très gentil. Il répondit aux salutations de Paul avec un grand sourire.

« Très bien, merci, Monsieur Valaire, je suis vraiment content que Monsieur le Directeur ait pensé à moi pour remplacer Mademoiselle Bellemont, la matinée a été très agréable et je suis pressé de reprendre cet après-midi ».

Bérénice ne devait donc pas venir ce tantôt non plus, de toute évidence.

Paul reprit « Dites-moi, vous savez pourquoi Mademoiselle Bellemont était absente ce matin ? »

Fier de pouvoir rendre service à un instituteur titulaire, Régis répondit que l’absente avait un mauvais rhume et ne voulait pas le transmettre à ses élèves. Elle serait probablement de retour dès le lendemain matin, « Malheureusement » fit-il, dépité de laisser ses enfants à leur institutrice attitrée.

Paul n’était pas tout à fait rassuré pour autant. Est-ce que c’était une ruse pour

mieux filer ou était-elle restée chez elle pour se soigner ?

« Si elle est malade, peut-être a-t-elle fait appel à un médecin... ? »

Il sortit donc son smartphone et composa le numéro de Jérémie.

Ce dernier avait été appelé la veille au soir. C'est bien lui qui avait ordonné une journée de repos. Bérénice avait pris un coup de froid en rentrant, mais il n'y avait pas d'inquiétude à avoir concernant la suite de leur plan, l'oiseau ne s'était pas envolé.

Paul partit rassurer Philomène et ils purent déjeuner sans souci.



Le lendemain après-midi, Paul ne travaillait pas et Ludovic était chez lui pour préparer ses examens. Les deux hommes se rencontrèrent sans la présence de Rose, encore partie au chevet de son François.

Paul expliqua la situation le plus précisément possible à un jeune, très captivé.

« Bien sûr que je suis partant, je suis même excité par l'aventure tu penses bien !. »

Il fallait mettre l'accent que l'opération présentait des risques. Cette femme qui était prête à tout pour extorquer de l'argent, devait l'être aussi pour ne pas se faire prendre. Ludovic devait en être conscient : Bérénice pouvait être très dangereuse.

Ludovic soupesa la mesure des risques qu'imposait la situation. Il réfléchit un instant sans rien dire et, avec un grand sourire, il confirma sa volonté de « rendre service à sa Patrie ».

Paul lui demanda de ne pas en faire trop quand même et surtout de ne pas en souffler mot à Rose qui avait suffisamment de souci comme ça.

Le jeune homme semblait sur un petit nuage, il se voyait, écrivant une page de l'Histoire de France ou du moins, de son village.

Paul craignait qu'il n'ait pas pris la mesure du danger. Ludovic n'avait que vingt ans.



De retour chez lui, Paul attrapa le combiné et appela Jérémie pour lui confirmer l'acceptation de l'étudiant. Entre temps, le médecin avait vu son frère Jacques qui avait, dans un élan de professionnalisme digne d'un grand gendarme, voulu mettre la « contrevenante » derrière les barreaux, sur-le-champ. Jérémie dut lui expliquer que, faute de preuves, son arrestation n'aurait servi à rien et qu'il fallait la prendre sur le fait. C'est un peu à contrecœur que le militaire accepta d'attendre.

La réunion des quatre comploteurs : Paul, Ludovic, Jérémie et Jacques fut décidé pour le samedi suivant. Le temps pressait.

Chapitre XV - La réunion

Il était dix-sept heures le samedi quand Paul arriva chez Jérémie, la réunion était prévue dans une demi-heure et personne n'était encore là.

Les deux hommes étaient un peu crispés, c'était la première fois qu'ils allaient participer à une opération comme celle-ci, destinée à l'arrestation d'une personne. Ca les rendait nerveux, de plus, ils seraient les seuls responsables si le plan tournait mal.

Quelques minutes plus tard, c'est Ludo qui se présentait à la porte, déjà excité par cette « aventure » comme il disait. Son attitude contrastait avec celle des deux autres hommes qui avaient bien des difficultés à calmer ses ardeurs.

L'attente fut longue et pénible, car ce n'est que vers dix-neuf heures trente, soit avec deux heures de retard que Jacques se présenta chez son frère. Il était désolé, mais une affaire importante

l'avait retenu à la gendarmerie et il n'avait pas pu se libérer plus tôt.

Maintenant que tout le monde était présent, la séance pouvait débuter.



Les quatre hommes prirent place autour de la table de la salle à manger, aucun d'eux n'osant commencer.

« Alors, on fait comment ? » C'était Ludovic qui avait ouvert les « hostilités ».

Jérémie, comme à son habitude, prit la direction des opérations : « Jacques, tu dois bien avoir un micro avec un magnétophone à distance à ton boulot, c'est pour enregistrer la conversation entre Ludovic et Bérénice. »

Jaques poussa un cri « Oh là, mais tu nous prends pour qui à la brigade, on n'est pas des James Bond. On n'a pas ce genre de matériel ici. Le village est petit et nos moyens sont très réduits. Non, mon cher nous n'avons pas de micro-cravate, même radiocommandé à distance par microprocesseur ! » le gendarme était vexé de ne pouvoir répondre positivement à la demande

qu'il avait trouvée un peu originale en plus.

Sa réaction eut pour effet de détendre l'atmosphère. Tout le monde se mit à rire, mais le problème n'était pas résolu pour autant.

Ludovic prit la parole « Même sans parler de matériel sophistiqué, j'ai mon smartphone, il suffira de l'allumer, d'appeler l'un d'entre vous et vous écoutez la conversation. »

Le jeune avait réponse à tout, et ses connaissances des nouvelles technologies allaient certainement leur être d'une grande utilité.

Cependant, il fallait que la conversation fût enregistrée, c'était indispensable.

Ludo reprit « Est-ce que l'un d'entre vous a un smartphone ? »

Jérémie fit signe que non, il était toujours dans son cabinet et le téléphone fixe lui suffisait amplement. Jacques sortit un petit objet de couleur noire à clapet qui devait être l'ancêtre des appareils mobiles.

Tout le monde se tourna vers Paul qui n'avait pas réagi. En voyant ces trois

paires d'yeux rivés sur lui, il comprit qu'il devait sortir l'engin qui dormait dans sa poche.

Acquis il y avait moins d'un an, le smartphone était de dernière génération. Paul n'y connaissait rien ni ses possibilités ni son fonctionnement, en dehors de la partie téléphone.

« Houa super Paul, je ne savais que tu étais à la pointe du progrès ! » dit le Ludovic émerveillé. Paul était très surpris de voir combien son appareil, qui semblait tout à fait ordinaire, pouvait susciter d'excitation chez un jeune.

« Ce téléphone est capable d'enregistrer les communications en même temps qu'on les écoute, c'est exactement ce qu'il nous faut. » Reprit Ludo.

Ils firent des essais dans la foulée, à en oublier le but de leur réunion. Chacun riait et s'amusait beaucoup à faire des voix différentes, des bruits d'animaux et autres sons incongrus. Juste pour avoir le plaisir de s'entendre. Le stress devait être à l'origine d'un tel phénomène.

Jérémie, finalement, rappela tout le monde à l'ordre, il fallait avancer. Le

problème de l'enregistrement était résolu. Ludo et Paul devaient absolument penser à recharger leurs appareils avant le moment fatidique, l'avenir de l'opération en dépendait.

Il fallait maintenant mettre au point la stratégie qui devait amener la victime aux révélations. Mais là, la solution ne fut pas simple à trouver.

Jacques proposait qu'en entrant, Ludovic pose des questions à Bérénice et la fasse parler, un interrogatoire en bonne et due forme. Cette suggestion n'eut pas l'approbation des autres participants.

Paul avait imaginé que Ludo pouvait faire les yeux doux, donner confiance à Bérénice et, de fil en aiguille, l'amener à des confidences. Le projet semblait hasardeux.

Ludovic proposa de jouer la comédie. Il pouvait voir des fantômes, faire croire qu'il était extralucide et qu'il avait vu clair dans son jeu. Il lui aurait dit qu'il connaissait tout d'elle et de ce qu'elle faisait. De peur, Bérénice aurait craqué et aurait tout avoué. Cette idée fut qualifiée de rocambolesque.

Jérémie n'avait encore pas parlé, il avait écouté les avis en silence.

« Messieurs, vous avez tous raison. Voilà ce que je vous propose : Ludovic arrive chez Bérénice et joue les innocents.

Il sait faire. Il séduit la belle pour la mettre en confiance. La séance de spiritisme commence et Ludo fait celui qui perçoit des ectoplasmes, ceux des parents de Philomène. Là, Bérénice comprend la supercherie, et tente de s'enfuir. Jacquot, tu lui sautes dessus et l'arrêtes. »

La dernière phrase plut particulièrement au gendarme qui se voyait déjà le héros d'un soir.

« Qu'en pensez-vous ? » conclut-il.

Tout le monde était « aux anges » et ce qui aurait dû rester grave et sérieux tourna rapidement au jeu quand Ludovic se mit à démontrer ses talents d'acteur.

Le plan dérivait largement vers la « *comedia dell'arte* ». Les rires fusaiient, la comédie avait remplacé le drame.

Après de longues scènes d'essais très comiques, Jérémie décida que la troupe n'était pas prête et qu'il faudrait recommencer avant de se lancer. Il

demandea à tous de reprendre leur sérieux et de se préparer à appliquer « le plan ».

Il fallut plusieurs séances d'entraînement pour arriver à un résultat probant.

Ce n'est que deux semaines plus tard, un samedi soir, que « le plan » fut définitivement approuvé et qu'il ne restait plus qu'à prendre rendez-vous.

La prise de conscience que le jeu était terminé et que les choses sérieuses allaient commencer, frappèrent les esprits, et chacun fut prêt à renoncer, pensant qu'ils ne pourraient pas y arriver. Ils trouvaient le projet trop difficile. Ils argumentèrent que seule la gendarmerie avait les pouvoirs nécessaires pour mener à bien une telle entreprise.

Face à l'imminence de l'exécution de la machination, l'incertitude s'était installée.

Comme d'habitude, ce fut Jérémie qui prit la parole « Je comprends que nous hésitions. C'est parce qu'on vient de

prendre conscience que c'est le moment d'agir. La crainte de l'échec nous fait douter, mais il faut mettre le plan à exécution. » Il regarda chacun de ses complices dans les yeux, personne ne devait faiblir.

« Paul, tu prends rendez-vous pour Ludovic et nous lançons les opérations. Nous attendons ton feu vert. »

Le ton était grave, la situation aussi.

Chapitre XVI - Le piège se tend

*L*e lendemain, dimanche, Paul

avait été invité par Rose à venir passer la journée en leur compagnie pour fêter le retour de François.

Il avait accepté avec plaisir et arriva chez les Rebol vers midi.

C'est chargé d'une grande tarte aux pommes du pâtissier du village et une bouteille de mousseux sans alcool qu'il arriva pour déjeuner.

Les retrouvailles furent chaleureuses. C'est quand on est près de perdre un être cher, qu'on s'aperçoit combien il nous est important.

François avait quelques séquelles de son « accident » encore visibles sur son visage et quelques difficultés à faire fonctionner son bras gauche normalement, handicap dû probablement à son attaque. Paul n'osa pas demander plus d'informations sur la santé du malade. Il se contenta de dire « Alors François tu es rentré, tout va

donc mieux, c'est parfait, je suis heureux pour toi. »

Rose était aux petits soins pour son ami et Ludovic passait souvent des regards complices à Paul, lui faisant savoir que « tout baignait, il était prêt et personne n'était au courant ».

François tint sa promesse, il ne dit pas un mot plus haut que l'autre. Il eut une parole gentille pour chacun de ses invités et surtout, il se contenta de jus de fruits.

Il avait gardé un défaut de prononciation qui lui rappelait à chaque instant, le drame que tous avaient vécu.

François apprécia le fait que Paul avait apporté une bouteille sans alcool. Il avait changé depuis son séjour à l'hôpital et son accident cardiaque lui avait fait voir la vie de façon différente.

Tout allait donc pour le mieux chez les Rebol. La journée se passa fort agréablement, mais Paul sentait bien que Ludovic était pressé d'en « découdre » avec la « truande » et qu'il saurait lui faire payer cher sa vilenie.

Sur le chemin du retour, Paul craignait que Ludo ne tienne plus très longtemps sa langue.

Son changement de comportement pouvait attiser la curiosité de Rose et le plan risquait d'être dévoilé.

Il fallait dès demain, lundi, que le rendez-vous avec Bérénice soit fixé.



L'après-midi était peu avancé quand il décida de faire une visite impromptue à Elisabeth et Phébade. La surprise de sa venue pourrait leur faire plaisir autant qu'à lui et le fait de voir sa fille en pleine forme ne pourrait que le rassurer.

Il prit donc la direction du village des amoureux.

Quand la porte s'ouvrit, Phébade fut à la fois très étonné et gêné de voir Paul. Il balbutia un « Quelle agréable surprise, bonjour Paul ». Le jeune peintre restait figé dans l'encadrement, sans penser à laisser entrer son visiteur.

L'instituteur se confondit en excuses de ne pas les avoir avertis de son passage, mais comme il faisait beau et qu'il

n'avait pas vu sa fille depuis trop longtemps, il avait décidé « au pied levé » de leur rendre une petite visite.

Voyant la gêne occasionnée, et que l'artiste ne lui proposait toujours pas d'entrer, Paul eut un doute. Est-ce qu'Elisabeth allait bien ?

« Tu ne me fais pas entrer ?

- Si, si bien sûr, mais, il faut que je vous dise une chose... importante avant. »

Paul pâlit d'un coup. Il en était sûr en voyant la réaction de son futur gendre devant la porte, il était arrivé quelque chose à sa fille chérie, sa tornade, sa raison de vivre.

Devant la mine déconfite de Paul, Phébade sourit largement « Ne vous inquiétez pas, seulement, après sa visite chez le gynécologue, Elisabeth a fait un léger malaise, elle doit garder le lit. Je vous en ai parlé au téléphone. »

Bousculant son futur gendre, Paul se rua dans la maison et chercha sa fille.

Phébade lui barra le chemin de la chambre prétextant qu'elle dormait, il pourrait la voir un peu plus tard.

L'angoisse de Paul allait grandissante.

« Tu m'avais promis de me tenir au courant, Phébade » Cria Paul, oubliant que sa fille se reposait dans la pièce d'à côté.

« Tu m'as menti par omission, c'est très mal. »

Phébade tenta, tant bien que mal, de calmer son futur beau-père.

« Écoutez Paul, ne vous mettez pas dans ces états, je vous répète qu'elle se repose et que tout va bien, elle doit juste garder le lit jusqu'à son accouchement. Mais elle va bien ! » dit-il en insistant sur le fait qu'elle ne courait aucun danger.

Alors, le père retrouva un peu de son sang-froid. Il accompagna Phébade jusqu'à la salle à manger où ils prirent un petit alcool, léger, mais suffisamment fort quand même, pour redonner du courage à notre instituteur.

Calmé, Paul pria le jeune homme de l'excuser de son comportement ; il avait eu peur. « Tu sais Phébade, depuis quelque temps, j'ai eu tellement de mauvaises surprises, que j'ai toujours la crainte que le monde s'écroule sur ma tête. »

L'atmosphère se détendit un peu.

Les deux hommes parlèrent d'un projet de déménagement pour accueillir les triplets « Ou les triplettes, reprit Paul, c'est peut-être des filles ! ».

Au travers de la porte de la chambre, la voix d'Elisabeth se fit entendre « Tu es seul Phéb' ? »

Le jeune homme se leva, fit signe à Paul de ne pas faire de bruit et ouvrit doucement.

Elisabeth était assise dans son lit, souriante. Elle se mit à crier de joie en voyant entrer son papounet chéri. Elle lui confirma de ne pas s'inquiéter, la grossesse allait être longue, mais que tout se passait bien. En la regardant ainsi allongée et radieuse, Paul eut le sentiment que sa fille était un ange. Elle était si belle, si rayonnante de joie, qu'il ne put s'empêcher de la serrer dans ses bras. Son état lui allait très bien, finalement.

Ils restèrent un moment ensemble à faire des projets. Rassuré, Paul se décida à regagner ses pénates. Il commençait à se faire tard, la soirée s'avancait.

Voilà encore une journée forte en émotions. Et dire qu'il faudra affronter Bérénice...



Le lendemain arriva, inéluctable.
Paul se prit à espérer l'absence de Bérénice, il craignait cette entrevue.

En allant relever son courrier comme tous les jours dans la salle des enseignants, Paul entendit des voix à peine étouffées qui provenaient de la pièce d'à côté. Hélène une fois encore, faisait une scène à son ami.

« Gégène, je t'avais prévenu, je ne voulais pas que tu payes, tu l'as fait, tant pis pour toi, je vais tout dire à tout le monde. Tout le village saura que tu es mon amant. Comme ça, ta Mademoiselle Bellemont ne pourra plus te faire chanter ».

« Écoute poussin, répondit timidement le dénommé Gégène, tu risques de mettre ma carrière en l'air en faisant ça, il ne faut pas... »

Ce à quoi le gros poussin rétorqua que la carrière de la lavette qui lui servait d'amant était finie, que la retraite l'attendait et que finalement elle le quittait. Tout le monde allait enfin connaître, de façon officielle, ce que tout le village savait déjà, officieusement !
Une porte claqua et le silence se fit.

« Bon sang, mais si elle annonce au grand jour que le directeur a subi le chantage de Bérénice, tout était fichu, elle allait fuir illico et tous les espoirs de la faire arrêter allaient s'évanouir ! Quelle gourde cette Madame Bousi ! » Paul devait agir très vite. Il y avait le feu au lac.

Voyant par la fenêtre le pachyderme traverser la cour de l'école d'un pas décidé, il se précipita à sa poursuite.



« Madame Bousi, quelle bonne surprise, vous êtes radieuse ce matin. » Lui dit-il, la flatterie fonctionnant toujours très bien avec elle.

En s'apercevant que l'intrus qui l'abordait n'était autre que son

instituteur favori, elle s'arrêta et lui offrit son plus beau sourire.

« Monsieur Valaite, je suis contente de vous voir. Votre réception c'est pour bientôt ? »

Paul avait oublié le motif de son dernier entretien avec elle, mais attaqua tout de suite dans le vif du sujet.

« Je viens, bien malgré moi, de vous entendre parler à Monsieur Lapointe. C'est affreux, dites-moi, il aurait été victime d'un chantage ! C'est horrible ! » Paul s'interrompit une seconde avant de reprendre « Monsieur le directeur et vous, vous auriez une relation, disons particulière ? Ma foi, il a bon goût, monsieur Lapointe. »

Madame Bousi se sentait flattée. Elle gloussa de plaisir. Paul s'approcha d'elle, vérifia que personne ne pouvait les entendre et reprit son discours :

« Si tout le monde savait ça, vous ne pourriez plus ouvrir la boucherie. La honte s'abattrait sur vous. Vous seriez obligée de vous exiler et de laisser là les bienfaits de votre magasin, madame Bousi, quel drame ! » Il se disait en lui-même qu'il en faisait certainement un peu trop, mais pourvu que la sotte

morde à son hameçon et oublie le scandale qu'elle voulait faire éclater.

La « Belle » Hélène était estomaquée, comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Bien sûr que le scandale serait sur sa famille, ses enfants et la boucherie...

« Monsieur l'Instituteur, vous avez dû mal comprendre, je n'ai jamais parlé de chantage. Euh, Monsieur Lapointe et moi envisagions d'aller voir un opéra et vous savez que dans un opéra, les acteurs chantent, voilà tout. C'est un simple malentendu. »

Elle était fière, la femme du boucher, d'avoir eu la présence d'esprit d'inventer une telle histoire. Paul fit, bien entendu, celui qui avait mal compris.

La catastrophe avait été évitée de justesse, il ne restait plus qu'à rencontrer Bérénice.

En quittant la chère madame Bousi, Paul lui fit remarquer « Et pour Monsieur le Directeur et vous... Motus ! » Il mit deux doigts devant sa bouche et cligna des yeux.



La cloche signifiant le début de la récréation sonna, et tout le monde se retrouva dehors, sous le soleil de ce début de mai.

La nature commençait à être bien éveillée et la joie de la renaissance se lisait sur tous les visages. Notamment sur celui de Bérénice en voyant Paul arriver dans sa direction. Elle se tortillait déjà à l'idée de le sentir près d'elle.

Il s'adressa à elle de la façon la plus aimable qu'il pût. Mademoiselle Bellemont prit l'abordage pour une invitation. Mais Paul mit tout de suite les choses au point :

« Ne te méprends pas, Bérénice, je voudrais te parler d'un jeune garçon »
Dit Paul.

L'œil coquin brilla un instant sur le visage de la femme qui répondit « Tu commences bien, tu m'intéresses, Paul, un jeune homme. Est-il beau au moins ? Il est majeur, j'espère... »

Paul ne prit pas note du comportement de la jeune institutrice. Il lui expliqua que le beau-fils de son ex-femme allait passer des examens, mais qu'il était d'un

tempérament anxieux. Il avait entendu dire par Frédéric (il inventa et broda bien sûr) que Bérénice était passionnée de spiritisme, « Dis-moi est-ce vrai Bérénice ? Car moi aussi je me suis intéressé aux sciences occultes à un moment. » Affirma-t-il pour la mettre en confiance. Il reprit « Il paraît même que tu as un don et qu'il pourrait servir à encourager le pauvre Ludovic. Il en a bien besoin avant ses examens. Tu pourrais lui dire qu'un avenir formidable comme professeur d'histoire l'attend, ça lui donnerait du cœur à l'ouvrage. Qu'en penses-tu Bérénice ? » Demandra l'instituteur.

Piquée Bérénice répondit « Mon cher Paul, je n'ai que faire de tes conseils, le spiritisme c'est sérieux. Je ne pourrai lui dire que la vérité, à moins bien sûr... » Elle se frotta discrètement à Paul qui en eut des frissons, mais il fallait mener à bien sa mission. Alors faisant un effort sur lui-même, il prit la parole. « S'il ne faut que ça pour faire le bonheur du petit, c'est avec plaisir Béré... » et il afficha son plus beau sourire, laissant la

jeune femme se frotter à lui comme un chat qui cherche à se faire dorloter.

L'affaire était conclue, le rendez-vous était pris pour le vendredi soir, à la nuit tombée.

Philomène avait suivi le manège de son ami, de l'autre côté de la cour, sans se montrer, et c'est ce jour-là qu'elle sût ce que « jalouse » signifiait.

Chapitre XVII - Le rendez-vous

L

udovic se présenta devant la porte de la maison de Bérénice à l'heure prévue le vendredi soir. Il ne faisait plus le fier. Maintenant que le projet allait se réaliser, le jeune homme était anxieux.

Il sonna deux petits coups, puis un troisième, comme il en avait été décidé, afin de préciser à la propriétaire que c'était bien lui qui se présentait à sa porte.

Il dut attendre quelques longues secondes avant d'entendre la clef tourner dans la serrure.

Bérénice lui ouvrit, tout sourire. Elle devait paraître à son avantage et fit signe d'entrer, jetant un coup d'œil dans la rue pour voir si quelqu'un l'avait suivi. Il n'y avait pas âme qui vivait, tout le quartier semblait désert. Il faut dire qu'à vingt-trois heures un vendredi, les gens du village n'avaient pas l'habitude de traîner.

Les trois complices n'étaient pourtant pas bien loin. Sur les conseils avisés de Jacques, ils avaient dû stationner leurs véhicules bien avant l'heure et ne plus bouger depuis plus de deux heures afin de ne pas éveiller les soupçons.



Ludovic venait de pénétrer dans la maison. Ils attendirent que la conversation commençât pour prendre chacun ses positions. Paul se glissa sous la fenêtre où devait se passer la séance de spiritisme. Jacques prit place près de la porte d'entrée pour interdire toute évasion et Jérémie, dont la voiture se trouvait un peu à l'écart, devait rester au volant prêt à démarrer en cas de besoin.

Apparemment, le gendarme connaissait son affaire. Il avait pris le relais de son frère dans la conduite des opérations. Chacun des trois hommes avait reçu un talkie-walkie pour garder le contact, Paul, en plus, avait son smartphone allumé et suivait la conversation qu'il enregistrait.

Le plan était lancé, rien ne pouvait plus l'arrêter maintenant...



« Alors comme ça, tu ton petit nom c'est Ludovic. C'est bien Ludovic. Je peux t'appeler Ludo si tu veux. » C'est sur un ton enjôleur qu'elle lui parlait. Bérénice était en chemise légère, rose et coquine. L'étudiant regarda la jeune femme de haut en bas d'un air d'envie. Elle s'approcha de lui et l'aida à ôter son manteau, lentement, en le dévisageant. Lui la dévorait des yeux, il savait son rôle à merveille.

Voyant que le gamin n'était pas sauvage, l'hôtesse prit de l'assurance et lui proposa un verre avant de commencer. Ludo accepta en s'asseyant sur une chaise de la cuisine, près de la jeune séductrice. Le moment était délicieux pour les deux personnages. Ludovic avait chaud, était-ce les radiateurs qui fonctionnaient trop bien, ou l'ardente féminité de son hôte qui entretenait la sensation ?

Dehors Paul trouvait déjà le temps long et la nuit amenait fraîcheur et humidité. Tout le contraire de ce qui se passait à l'intérieur.

« Alors comme ça, tu vas passer des examens, tu n'es pas mineur au moins ? »

Ludovic sourit en la regardant bien dans les yeux « Ai-je l'air d'un mineur boutonneux ? J'ai vingt ans tout de même, madame. »

Bérénice joua les jeunes femmes choquées.

« Madame ? Tu me vexes Ludo, tu sais que nous avons presque le même âge ? » Bérénice but une gorgée de son verre et reprit « Paul m'a dit que tu étais timide, je ne trouve pas, tu me sembles même plutôt entreprenant, je me trompe ? »

Bérénice se sentait attirée par le jeune garçon si sensuel.

« Je m'inquiète beaucoup vous savez, Madame, pardon, Bérénice. Paul m'a dit que vous pourriez lever le voile sur ma carrière. J'aimerais tant connaître mon avenir. »

Bérénice sourit plus encore « Tu veux savoir ce que nous allons devenir tous

les deux ou tu préfères un autre genre de révélations ?. Réfléchis et buvons, Ludo ! »

Elle leva son verre en guise de pacte pour boire d'une traite le contenu fortement alcoolisé.

Ludovic fit une grimace en avalant, lui qui ne prenait jamais d'alcool. Bérénice rit beaucoup devant la tête de Ludo.

« Tu es bien jeune tu sais, tu as encore du chemin à faire dans la vie. » Elle reposa son verre et proposa « À propos de ton avenir, allons le découvrir et après on pourrait peut-être le partager ensemble, ce soir qu'en dis-tu ? »

Elle se leva et demanda d'un ton léger « Tu as de l'argent au moins, car mes services ne sont pas gratuits, mon lapin. »



Ludovic était encore sous le choc de la force de l'alcool qu'il avait absorbé. Il ne comprit pas ce qu'elle venait de dire. La terre tournait plus que d'habitude. Le jeune garçon avait du mal à reprendre pied.

Paul, qui avait tout entendu, n'avait pas prévu qu'elle ferait boire Ludovic.

Il ne l'avait jamais rien vu ingurgiter de plus fort qu'un jus d'orange. Pourvu qu'il tienne le coup et que l'alcool ne lui monte pas à la tête.

Il en fit la remarque à ses complices, mais n'eut aucune réponse. Le vent s'était levé, la situation ne s'arrangeait ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la maison.



Ludovic et Bérénice se dirigèrent dans une pièce sous la fenêtre de laquelle Paul se tenait caché.

« Assieds-toi Ludo, tu vas tout connaître de ton futur, mais d'abord je dois me mettre dans l'ambiance, tu sais, c'est normal. »

Ludovic n'en croyait pas ses yeux, Bérénice venait de quitter ses vêtements et de mettre une robe de nuit légère, très légère même.

Le jeune garçon était médusé. On aurait dit qu'il avait perdu tous ses moyens, entre l'alcool et la comédie de séduction de Bérénice, il ne semblait plus avoir

toute sa lucidité, la réussite du plan semblait être compromise.

Sur la table, Bérénice ne laissa qu'une petite lampe de faible intensité qui éclaira son visage angevin. On aurait dit une enfant tant il était lisse et beau. Le garçon était hypnotisé, sous l'emprise totale de l'institutrice dévoyée.

Toujours l'air coquin, le sourire figé, elle maîtrisait tout, elle dominait le jeune mâle en face d'elle et elle s'amusait beaucoup de la situation.

Elle ferma les yeux, puis, sans que personne fit quoi que ce fût, une musique d'ambiance commença à se diffuser dans la chambre, doucement. Un air relaxant emplit la pièce, qui eut pour effet d'endormir un peu plus le visiteur.

Tel un serpent devant un flûtiste, il était à la merci de Bérénice, c'était certain.



Paul risqua un coup d'œil rapide par la fenêtre. Il vit que Bérénice était dos à lui. Mais ce qui l'inquiéta au plus haut point était de constater que Ludovic

était dans un état second, médusé et sous l'emprise totale de la fausse voyante.

« Il ne pourra pas tenir son rôle, tout est foutu, il faut agir. » Se dit-il.

Il s'éloigna de la fenêtre sans faire de bruit pour appeler les autres et leur faire part de ses inquiétudes. Il essaya de les joindre avec le talkie-walkie, mais il n'eut que le souffle du vent comme réponse. Il tenta à nouveau de faire fonctionner le maudit engin.

Cette fois, Jacques lui dit qu'ils ne pouvaient rien faire, il fallait attendre et que Paul devait arrêter de bouger ou il allait se faire repérer.

Vexé, il reprit son poste. « Tout ce travail de préparation pour rien ». Il se hasarda à jeter un œil par la fenêtre, mais la scène qu'il vit ressemblait à la précédente. C'était une véritable catastrophe. Pauvre Ludovic.



Tout d'un coup, de son téléphone, se fit entendre une voix forte qui le fit sursauter, c'était Ludovic qui criait,

rompant le charme de la musique hallucinatoire.

Il distinguait des ombres, puis des formes lumineuses au plafond.

Paul pensa que Ludovic avait perdu la raison. Il s'en voulut terriblement de l'avoir entraîné dans cette aventure, il rageait.

« Oh, mais qui je vois ? Bonsoir, Monsieur Picquepandoue, c'est incroyable, vous êtes mort ! Bérénice, c'est Monsieur Picquepandoue là ! » Et Ludovic se leva pour montrer du doigt, sur le mur une forme inexistante.

Bérénice ne savait plus où elle en était. Que se passait-il ? Que disait ce jeune hurluberlu ? L'alcool lui avait monté à la tête ?

Paul comprit que Ludovic venait de réagir et qu'il avait repris son rôle. La suite était déterminante et dangereuse à la fois. Il était prévu dans le plan qu'il devait prévenir Jacques et Jérémie dès que Ludovic attaquait.

Jacques sortit son revolver, il respira et attendit le deuxième appel qui devait lui

donner le signal de l'intervention. La tension était à son comble.

Paul, qui n'était pas croyant aurait bien voulu l'être à ce moment, pour prier que tout se passât bien, selon le plan. Ses oreilles se mirent à bourdonner, la fin était pour bientôt. Son cœur battait la chamade au point qu'il avait du mal à comprendre les paroles prononcées par Ludovic.



Bérénice s'approcha du mur « Mais qu'est-ce que tu dis, et comment tu le connais le père Picquepandoue ? » Demanda-t-elle, à la fois surprise et inquiète.

Ludovic avait du talent, il aurait pu devenir un excellent comédien. Il continua « Mais il est là, il me dit que le trésor est dans le champ. Il me dit que vous avez menti, que vous êtes une voleuse, une affabulatrice ! » Ludovic criait lui aussi, il se mit à tourner dans la pièce, faisant de grands pas autour de Bérénice. « Il me dit que vous volez. Vous êtes mauvaise ! »

Puis dans un élan de comédie suprême, Ludovic se jeta par terre, il se prit la tête dans les mains, puis il se remit à crier :

« Tu es FOLLE Bérénice, c'est papa qui parle, arrête Bérénice tous tes méfaits, tu es malade, ma petite fille adorée ! »

Ludovic, collé à Bérénice, hurlait. La jeune femme qui s'était jetée par terre, à genoux, s'était mis les mains sur les oreilles pour ne plus entendre la voix de son père.

« Arrêtez, bon sang, arrêtez, oui, j'avoue tout ! Papa, où es-tu ? J'avoue ! »

Ludovic était dans un état extatique, il ne pouvait plus s'arrêter, ses mains tremblaient, sa gorge lui faisait mal.

Elle le brûlait à force de crier à tue-tête
« Avoue que tu as volé Mademoiselle Picquepandoue, ma fille, AVOUE ! »

Bérénice pleurait et criait à la fois. La folie semblait l'habiter. Elle hurla de toutes ses forces :

« Oui papa, j'avoue ! »

- Avoue que tu as fait chanter Monsieur Lapointe !

- Oui, oui, c'est vrai, c'est moi. Papa, reviens, je t'aime. Au secours, papa ! »
Bérénice criait, elle était terrorisée.



La porte s'ouvrit dans un grand fracas laissant entrer Jacques, arme à la main. Il trouva Bérénice dans un état proche de l'hystérie. Elle semblait avoir perdu la raison, sa tête et tout son corps étaient trempés de sueur. Quand elle leva le visage face au gendarme, elle se mit à lui sourire et lui dit tout bas « Papa ? C'est toi ? Tu es là pour me sauver, papa ? ».

Ludovic s'assit, épuisé par la scène qu'il venait de subir. Il tremblait encore sous le coup de l'émotion.

Paul le rejoignit très vite. « Ludovic tu es un génie, je croyais que tout était foutu, tu avais l'air perdu et tout à coup te revoilà dans ton rôle, vraiment, petit tu m'impressionnes. »

Ludo sourit à Paul, les yeux dans le vague, il était épuisé. Il demanda « Dis Paul, tu peux me faire écouter l'enregistrement ? »

Paul était rassuré, le gamin allait bien.

Telle une poule qui a trouvé un couteau, l'instituteur était incapable de lui faire écouter quoique ce soit de son

smartphone. C'est le jeune homme qui lui prit des mains et après quelques secondes, il dit « C'est pas vrai, Paul, tu as oublié de mettre l'enregistrement en marche, il n'y a rien ! » Paul balbutia des mots incompréhensibles. Tout ça pour rien !

La soirée, qui avait si bien commencé, allait se solder par un échec cuisant.

Paul, interloqué, n'osait pas y croire. Il ne se souvenait plus, en effet, d'avoir activé le bouton qui aurait permis l'enregistrement de la scène.

Les deux hommes étaient atterrés quand ils quittèrent la maison pour rejoindre Jérémie qui les attendait, affichant un large sourire.

« Bravo, les gars, la réussite est totale. La délinquante est sous les verrous et vous êtes les héros du village ! On pourrait aller fêter ça, qu'est-ce que vous en dites ? »

Mais en les voyant approcher dans les feux de son véhicule, il comprit qu'il y avait un problème.

Ludovic expliqua qu'ils n'avaient aucune preuve, l'enregistrement ne s'était pas

fait. « Ben merde alors ! » Jérémie n'en revenait. Ils allèrent au cabinet dans un silence de mort.



Arrivé, le médecin appela son frère à la brigade et lui raconta le problème.

« Aucune importance, la belle a tout déballé. Elle a fait des aveux complets. Dis à Ludovic qu'il était génial. L'interpellée a eu une telle frayeur qu'elle a cru que le fantôme de son père était là. Elle a craqué, j'attends une ambulance qui doit la conduire à l'hôpital. Je crains, par contre, qu'elle ait perdu la raison. Bonne nuit, les gars, je ne vais pas tarder à aller me coucher, Adélaïde doit se demander ce que je fais ».

En raccrochant Jérémie se tourna vers ses amis, la mine triste. Puis il se mit à rire de bon cœur, tout était fini, la preuve devenait inutile, Bérénice avait tout avoué à la gendarmerie.

Ce samedi soir ne fut pas ordinaire. Ils allèrent se coucher encore sous

l'émotion d'une expérience qui devrait rester unique.

Épilogue

*L*a fin de l'année s'était bien

passée, les enfants allaient partir en vacances, Augustin ne jouerait plus dans la cour l'année prochaine, car il entrait à l'école primaire. Il avait juré, cependant, de venir voir Monsieur Valaite de temps en temps, à la sortie des classes.

Rose et François avaient décidé de se marier l'année suivante. Ils filaient un parfait amour que les difficultés récentes avaient fait grandir. Rose souriait plus facilement et l'angoisse qu'elle vivait depuis des années semblait s'être un peu estompée.

Non, ne croyez pas que Ludovic prit la décision de devenir comédien. Il réussit brillamment ses examens et continua ses études d'histoire.

En septembre, Elisabeth accoucha sans problème majeur de deux filles suivies quelques minutes plus tard de deux

garçons, des prématurés. La nature est pleine de facéties.

Les heureux nouveaux parents avaient déménagé, mais il leur fallait prévoir une place de plus pour le quatrième marmot qui n'avait jamais été décelé par les échographies.

Monsieur le directeur prit sa retraite en juin et partit, devinez avec qui... la remplaçante de Mademoiselle Bellemont originaire de la bourgade.

Elle avait bien connu Eugène Lapointe dans sa jeunesse vu qu'ils avaient fait leurs études ensemble. Elle avait demandé sa nomination dans son village natal depuis longtemps, mais n'obtint le poste que pour finir l'année avant sa retraite.

La nouvelle directrice était charmante qui avait à peu près le même âge que Paul, alors qui sait ?...

Madame Bousi avait oublié son épisode amoureux avec monsieur Lapointe, s'était mise à consacrer tout son temps à la boucherie et à sa progéniture.

Bérénice fut déclarée irresponsable psychologiquement. Elle fut accueillie dans un établissement spécialisé loin du village. Son enfance l'avait détruite et son état mental était bien trop mauvais pour lui permettre de vivre normalement.

Philomène était amère, le trésor devait être une chimère, une idée de petite fille qui s'était transformée en certitude à l'âge adulte.

Elle aussi prit sa retraite et resta une grande amie de Paul. Pour preuve ; ils prirent l'habitude de déjeuner ensemble tous les dimanches et d'aller au cinéma autant que possible.

Paul fit ses valises, les souvenirs pleins la tête.

Il allait passer quelques jours en compagnie de sa mère, seule désormais et de sa sœur.

En rentrant, il irait pouponner, car il le savait, Elisabeth et Phébade allaient avoir besoin de lui pour s'occuper de leur grande famille.

Fin